SEIZIÈME ANNÉE. — N° 753 Jeudi 4 Janvier 1923

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

HUMORISTIQUE

PRIX PROVISOIRE 30 cent.

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS { Paris et Départements : Un an, 15 francs ; Six mois 8 francs.
Étranger : Un an, 20 francs ; Six mois, 11 francs.

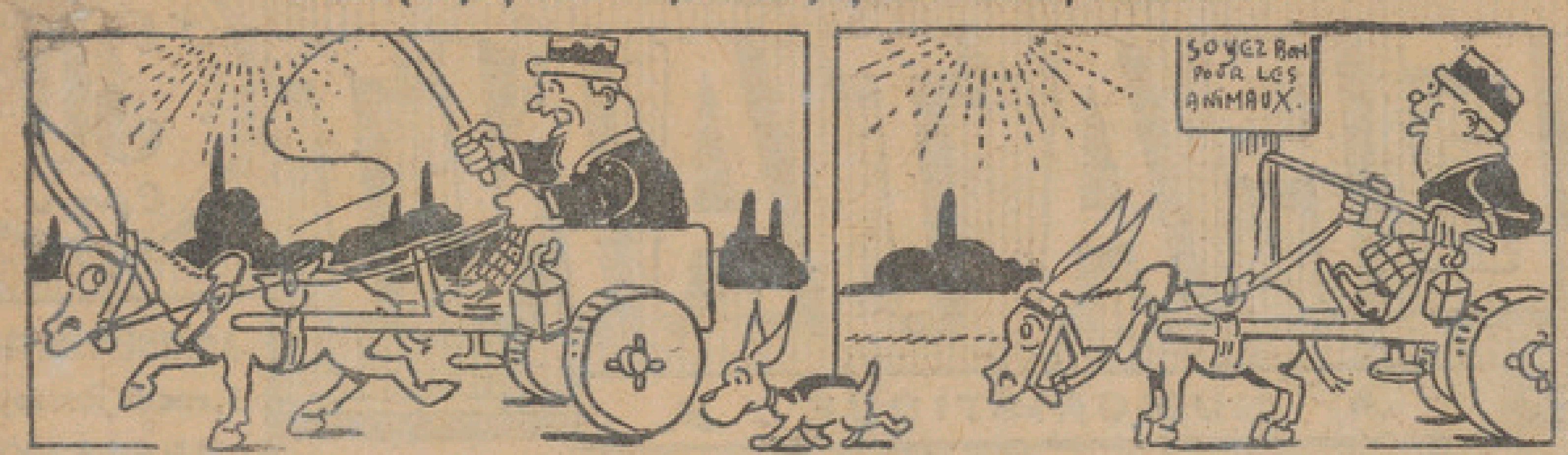
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 259-10.

ADMINISTRATION
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

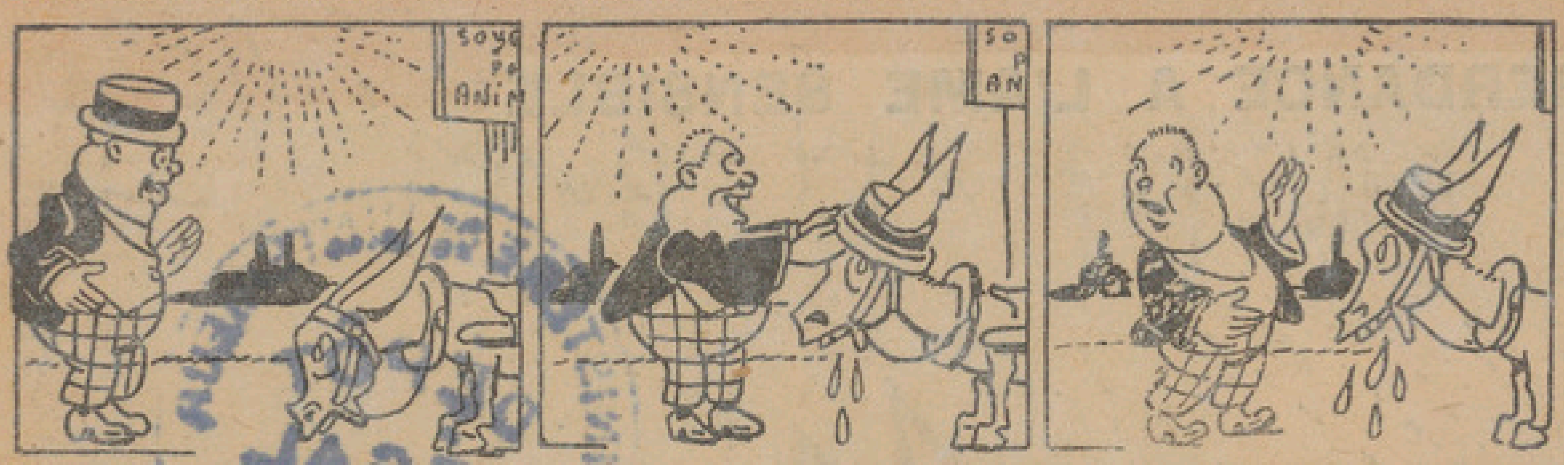
BERDANCE A L'AME SENSIBLE

— Moi, j'suis long à m'y mettre, mais quand j'ai entrepris de faire une chose, j'la fais pas à moitié.

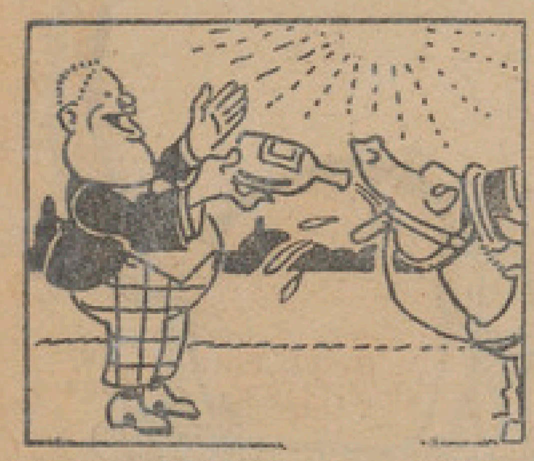
BERDANCE A L'AME SENSIBLE

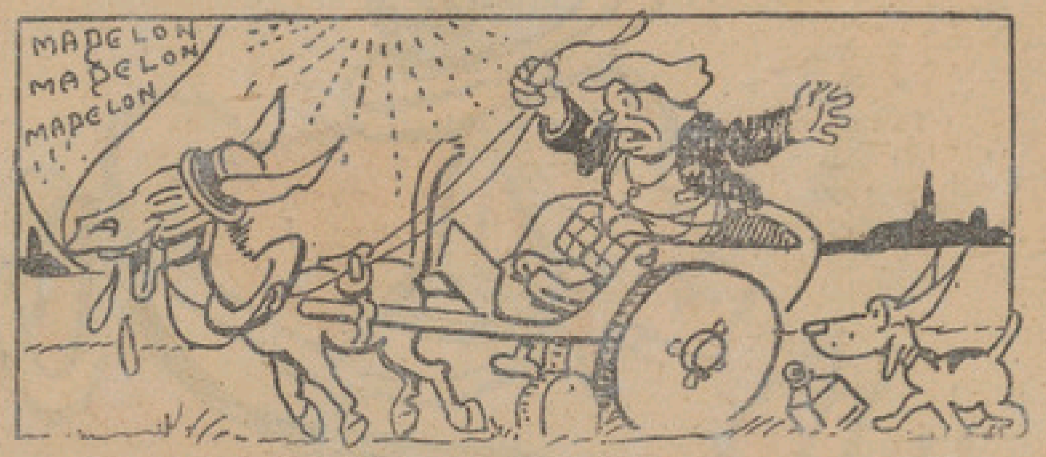


Un jour de canicule, Berdance, installé dans un équipage de luxe qu'il s'était empressé d'acquérir après fortune faite, se promenait, stimulant de la voix et du geste le « bourrin » qui tirait sa voiture... Soudain le bourriquot, devant un poteau auquel était fixé une pancarte, subitement s'arrêta et cet arrêt fit lever les yeux à Berdance, qui lut ainsi l'inscription de la pancarte : « Soyez bon pour les animaux, » conseillait celle-ci.

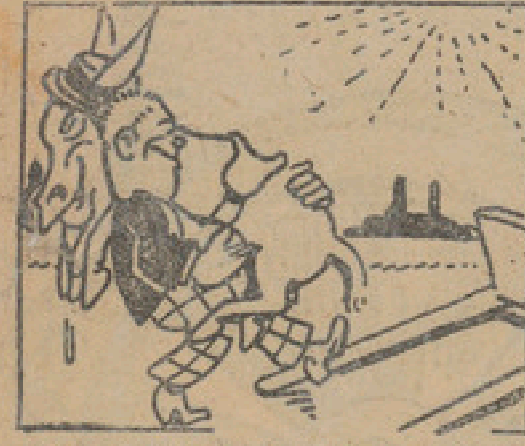


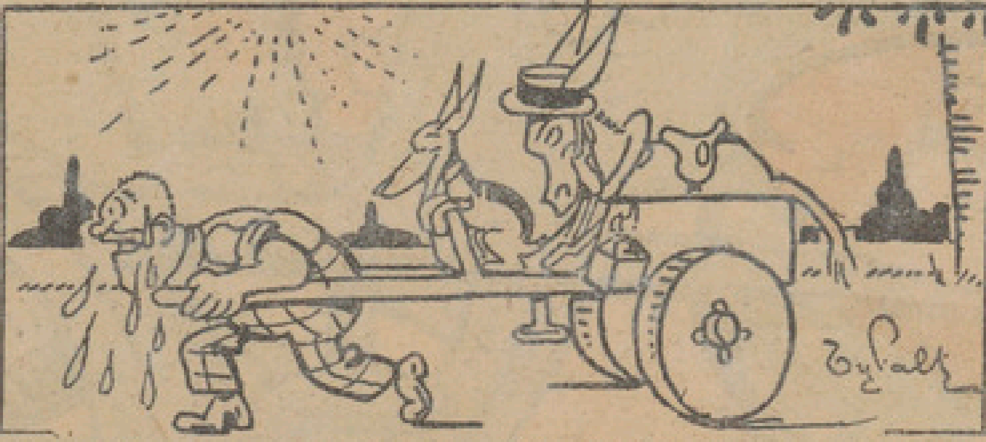
La chose fit réfléchir Berdance, lequel, finalement, en son for intérieur, s'interrogea : « Suis-t'y bon pour les animaux ou suis-t'y pas bon? » se demanda-t-il... Il descendit de sa voiture et contempla son âne qui visiblement accablé par la chaleur, n'en pouvait plus... Et cette constatation lui dicta sa réponse. « Non! je ne le suis pas, avoua Berdance, car je suis là à me faire traîner comme un roi fainéant par ce pauvre esclave, qui n'a pas même une simple ombrelle pour se garanti du soleil... » Il décida de devenir meilleur, et pour commencer, il troua son propre chapeau de paille pour y laisser passer les oreilles du bourriquot; après quoi, le sacrifiant pour ce frère soi-disant inférieur, il lui couvrit le front de son chapeau... L'âne avait soif, et le faisait comprendre...





Alors, Berdance, ne parvenant pas à découvrir la moindre source, le moindre seau d'eau, le plus petit demi-siphon d'eau de Seltz même, prit dans sa voiture le litre de pinard qui ne le quittait jamais dans ses excursions et qu'il gardai'au frais sous des torchons mouillés et l'offrit à son âne, qui le trouva tellement de son goût, qu'il vida tout le contenu de la bouteille. Content de son action, Berdance remonta en voiture et donna le signal du départ... L'âne, entonnant un chant de gloire, fit de son mieux, mais Berdance dut reconnaître que ce mieux était fort peu de chose et que le vin que l'âne avait si bien sifflé, joint au soleil qui sévissait, influençaient tellement la marche du bourriquot, que pour éviter une catastrophe, Berdance immobilisa l'équipage... L'âne aussitôt se coucha. « Y a pas à dire, reconnut Berdance, en contemplant le « bourrin », il est fin saoul!!





« C'que c'est, continua-t-il en dételant l'animal qu'il prit ensuite dans ses bras, c'que c'est quand on a pas l'habitude... un simple litron de rien du tout vous coupe les jambes comme avec un rasoir... » Charitable jusqu'au bout, Berdance mit l'âne dans la voiture... « J'peux pas le laisser ici, expliqua t-il, il attraperait sûrement un coup de soleil... » Alors, enlevant sa veste et son gilet, Berdance se mit dans les brancard, et, traînant à son tour l'équipage, il retourna à son logis content de la bonne action qu'il accomplissait ainsi. « Moi, j'suis comme ça, pensait-il en tirant dur, j'suis long à m'y mettre, mais quand j'ai entrepris de faire une chose, je ne la fais jamais à moitié... » La preuve en était faite.

LE COIN où l'on s'Amuse

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 751

ENIGME. — Larme.
CHARADE. — Cigare.
CASSE-TÊTE. — Jenny, Pascal.
LOGOGRIPHE. — Bouc, Bouge, Bougie.
MOTS CARRÉS. —

F R A I
R E I N
A I L E
I N E S

1er CALEMBOUR. — Essuyer des revers.
2e CALEMBOUR. — Parce qu'il enseigne (en saigne).
RÉBUS. — Quand le canon tonne, le démon est heureux.

Enigme.

Certainement celui qui en morceaux me coupe
Peut avec moi préparer une bonne soupe.
Mais pourquoi désigné-je une décoration?
Cherche, lecteur : mystère, cornet à piston!

Charade.

Mon premier est un petit vêtement.
Mon second : une voyelle.
Mon troisième : un indice de joie.
Mon tout fait partie de la peinture.

Casse tête.

Avec ces lettres formez deux prénoms.)

d e e f i l l n o p t

Logogriphe.

Mes deux premiers ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : je sers à fixer.
Ajoutez-m'en deux : je rends un acte authentique.
Ajoutez-m'en trois : ma fourrure est très estimée.

Mots carrés.

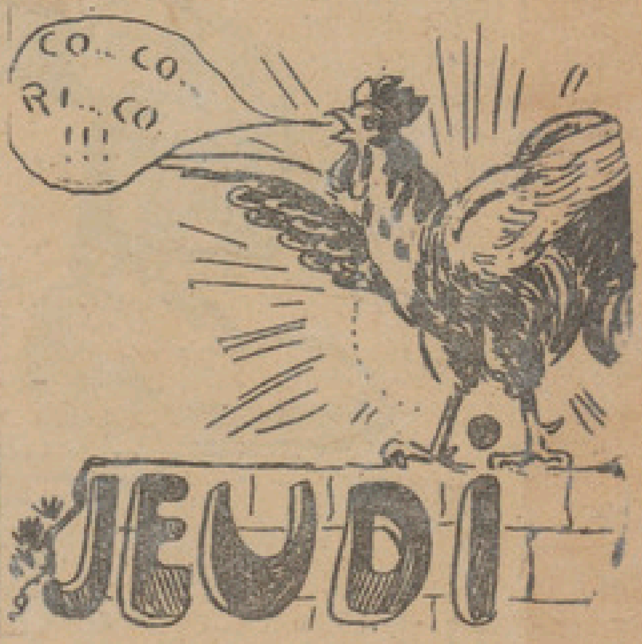
1. Ponctuation.
2. Représentation d'un objet.
3. Petit mammifère.
4. Conduit pour les eaux.
5. Abri.

Calembours.

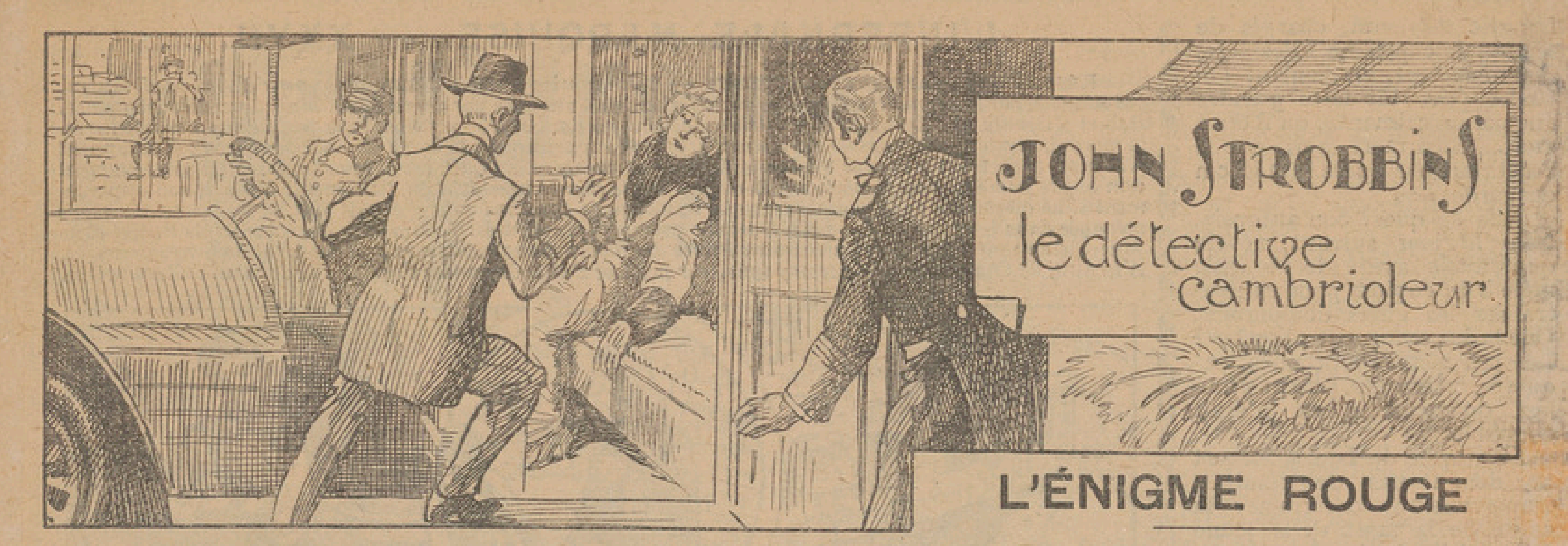
— Quel nez préfère avoir un concierge?
— Quel est le comble pour un tourneur?

RÉBUS

Trouver une phrase



Solutions de ces divers amusements dans le n° 755.



L'ÉNIGME ROUGE

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le grand yacht Velléda, *allant de San-Francisco à Honolulu avec son propriétaire, le richissime banquier Philip Fordell et de nombreux invités, a mystérieusement sauté non loin des récifs de Devils-Rock. Une douzaine de personnes ont survécu, sur lesquelles trois, le capitaine Ellesmere, la caméristé Louise Siebert et le célèbre pianiste Borowsky, ont été recueillis par le vapeur* Minerva. *Le capitaine de ce navire a envoyé un canot à pétrole avec Ellesmere à bord et plusieurs marins, pour explorer les récifs, afin de s'assurer qu'aucun naufragé ne s'y est réfugié. Le canot ne revient pas. Ellesmere arrive à la nage; il est blessé au front. Et il est fou! Le* Minerva *reprend sa route vers San-Francisco. Ellesmere a une lueur de raison. Il appelle Louise Siebert et le pianiste Borowsky. Mais, à leur vue, il éclate de rire... Le* Minerva *accoste le quai de San-Francisco. Le troisième officier fait le récit sensationnel de ce qui s'est passé à des journalistes.*

IV

Aux États-Unis, où le papier est bon marché et où la publicité est abondante, les journaux n'hésitent pas, pour les motifs les plus futiles, à lancer des « éditions spéciales ».

A New-York, à Chicago, à San-Francisco, certains journaux ont jusqu'à dix éditions spéciales dans la même journée. Elles ne diffèrent guère, d'ailleurs, les unes des autres, sinon par un ou deux articles annonçant la nouvelle « sensationnelle » qui justifie soi-disant l'édition. Les Américains sont habitués à cela. Ils achètent le journal, parcourent la page où sont les « toutes dernières nouvelles », et jettent négligemment le papier loin d'eux.

Pour une fois, pourtant, le récit des incidents dramatiques de la traversée du *Minerva* valut la peine de lancer des « spéciales »!

Pensez donc! La perte du plus beau yacht américain — que tout le monde croyait en route vers Honolulu — et la disparition, non seulement du richissime banquier Philip Fordell, mais d'un nombre imposant de personnalités considérables qui étaient les invités du financier! Quels événements!

Et puis ce mystère sur les causes du naufrage! Ce mystère qui planait sur le sort des dix autres survivants dont le capitaine Ellesmere et ses deux compagnons avaient été séparés par le brouillard... Et cette disparition du canot du *Minerva!* Et la folie du capitaine Ellesmere! Et l'épouvantable mutilation qui allait obliger l'illustre pianiste Barowsky à renoncer à son art!...

Vraiment, il y avait de quoi motiver cent éditions spéciales. Et le rédacteur en chef du *Californian Advertiser*, en apprenant tout cela, eut le mot de la situation :

— Il y en a trop, vraiment! Ah! si on pouvait en garder un peu pour les autres jours! Mais c'est toujours ainsi!

Non. On ne pouvait pas en garder pour les autres jours. Et on n'en garda pas!

Moins d'une heure après l'accostage du *Minerva*, d'innombrables *street-hawkers* — crieurs de journaux — parcourent Frisco avec d'énormes ballots sous les bras, s'arrêtant à chaque pas pour vendre leurs feuilles.

Tous les incidents du *Minerva* y étaient relatés avec détails. On y publiait même une interview — qui fut reconnue fausse ensuite, mais qu'importait? — du pianiste Barowsky, avec son portrait. Le portrait du capitaine Ellesmere et celui du capitaine Mac Tavish voisinaient avec la photographie du *Velléda* et du *Minerva.* Des opinions de marins, de mécaniciens, étaient exposées. Et, par un trait de génie, le *San-Francisco Daily News* s'était réservé l'exclusivité des souvenirs d'un ancien cuisinier du *Velléda*, lequel donnait des détails sur la manière dont on « naviguait » à bord du yacht de Philip Fordell.

Inutile de dire qu'un service d'ordre avait dû être organisé pour empêcher l'envahissement du *Minerva* par les curieux.

Le sous-chef de la Sûreté de San-Francisco, M. Peter Craingsby, en personne, le dirigeait. Car il avait tenu à interroger aussitôt le capitaine Mac Tavish, et non seulement Mac Tavish, mais Louise Siébert et le grand pianiste Barowsky.

Louise Siébert, tout comme Barowsky, avait déclaré qu'elle n'avait rien compris aux paroles d'Ellesmere et ne s'était pas expliqué le motif pour lequel le capitaine du *Velléda* l'avait fait venir à son chevet. Quant aux causes de la catastrophe, la soubrette et le pianiste les ignoraient. Tous deux étaient d'accord pour penser que le *Velléda* avait dû être détruit par une explosion de chaudières. En tout cas, ils n'avaient rien remarqué d'anormal à bord pendant les quelques heures de traversée qui s'étaient écoulées entre le départ de San-Francisco et la destruction du yacht.

Sa déposition terminée, Barowsky avait demandé à M. Craingsby de bien vouloir lui fournir les moyens de gagner un hôtel sans être vu. Son chagrin, son désespoir étaient immenses; il ne voulait pas y ajouter l'ennui d'être obligé de subir les questions brutales et indiscrètes des reporters.

M. Craingsby, qui était un mélomane, admirait fort Wenceslas Barowsky. Il fit donc droit à sa demande et envoya aussitôt un détective chercher un uniforme de policeman. Le pianiste s'en affubla dans une des cabines du *Minerva* et réussit ainsi à passer entre la cohue des journalistes massés sur le quai sans qu'aucun d'eux s'avisât de le reconnaître.

Louise Siébert s'installa dans un taxi-auto qu'on avait été chercher pour elle et qui aussitôt fila, poursuivi par plusieurs rapides torpedos.

Quant au capitaine Ellesmere, qui était toujours aussi inconscient, il fut descendu dans une voiture d'ambulance, à destination du Lunatic Asyleum, c'est-à-dire de l'Asile des Fous, où il devait être examiné par des spécialistes.

Ce ne fut que le lendemain de l'arrivée du *Minerva* à San-Francisco que les journaux commencèrent à parler de l'*Enigme Rouge*. Et rouge, elle l'était, l'énigme!

D'abord, Louise Siébert.

La jeune caméristé avait filé dans un taxi, dans l'espoir de dépister les journalistes acharnés à lui arracher des interwiews. Elle eût dû comprendre que c'était là une tâche impossible!

Comme son taxi débouchait dans l'Alameda, la torpedo du *Pacific Star*, plus rapide que lui, le doublait, et un jeune reporter, John Larsen, sautait sur le marchepied de la voiture de la caméristé. Il enjambait la portière, et, son chapeau en main, s'inclinait, souriant, devant la jeune femme.

Et son sourire s'achevait, net.

Louise Siébert gisait, assise sur le capitonnage, la tête légèrement renversée en arrière, les yeux grands ouverts, fixes, la bouche mi-close, morte, une expression d'épouvante peinte sur son gracieux visage.

John Larsen, aussitôt, faisait arrêter le véhicule, appelait à l'aide. On transportait Louise Siébert à l'hôpital où les médecins ne pouvaient que constater le décès. Mort subite, due à une embolie, sans doute.

Wenceslas Barowsky?

A onze heures du soir, le policeman n° 7153, en faisant sa tournée dans l'ilot qu'il était chargé de surveiller, non loin de Dupont Street, près de Chinatown, apercevait, dans un étroit terrain vague laissé entre deux hauts buildings, un corps inerte revêtu d'un uniforme. Il s'en approchait et reconnaissait un uniforme semblable au sien. L'homme qui le portait était blessé à la main et à la nuque. Mort.

Notre policeman, intrigué, téléphonait aussitôt au poste de police le plus voisin. L'on y transportait le mystérieux cadavre, dans les poches duquel l'on trouvait des papiers d'identité au nom de Wenceslas Barowsky, le grand pianiste.

Et, au cours de la même nuit, un peu avant l'aube, les infirmiers du

Lunatic Asyleum, chargés de soigner le capitaine Ellesmere, s'apercevaient, en voulant l'éveiller pour lui faire prendre une potion calmante, qu'il était mort... Bien mort, ainsi que le constatait peu après le médecin de garde.

Mais de quoi? Son autopsie, faite le jour suivant, révéla qu'il avait avalé de l'arsenic mêlé à de l'opium pour en neutraliser les effets douloureux. Qui le lui avait fait absorber? Les infirmers, soupçonnés, enquêtés, interrogés, purent prouver qu'aucun d'eux n'était coupable.

L'autopsie de Louise Siébert ne donna pas de résultat. Impossible de déterminer la cause de la mort de la jeune femme. Elle n'avait absorbé aucun poison, c'était certain. Sa mort, sans doute, était l'effet du hasard, de la rupture de quelque anévrisme...

Mais celle de Wenceslas Barowsky? Il était indubitable que le malheureux artiste ne s'était pas suicidé, comme on eût pu le croire.

Le coup qui avait causé sa mort avait été asséné sur sa nuque avec un instrument contondant, donc, par derrière.

Mais qu'était devenu le pianiste entre le moment où il avait quitté le *Minerva* jusqu'à celui où il avait été retrouvé, c'est-à-dire plus de dix heures plus tard?

M. Peter Craingsby commença aussitôt son enquête. Disons tout de suite qu'elle ne lui apporta tout d'abord que des mécomptes. Aucune piste. Pas la moindre indication. Rien.

Et les journaux, alléchés par cette *Enigme Rouge* qu'ils avaient si bien nommée, attendaient la suite. Chaque matin, ne pouvant rien annoncer de nouveau à leurs lecteurs, ils s'en prenaient, comme il est d'usage, à la police, qu'ils taxaient d'impuissance et de négligence!

M. Peter Craingsby, bien qu'il fût habitué à être ainsi vilipendé, bouillait de rage.

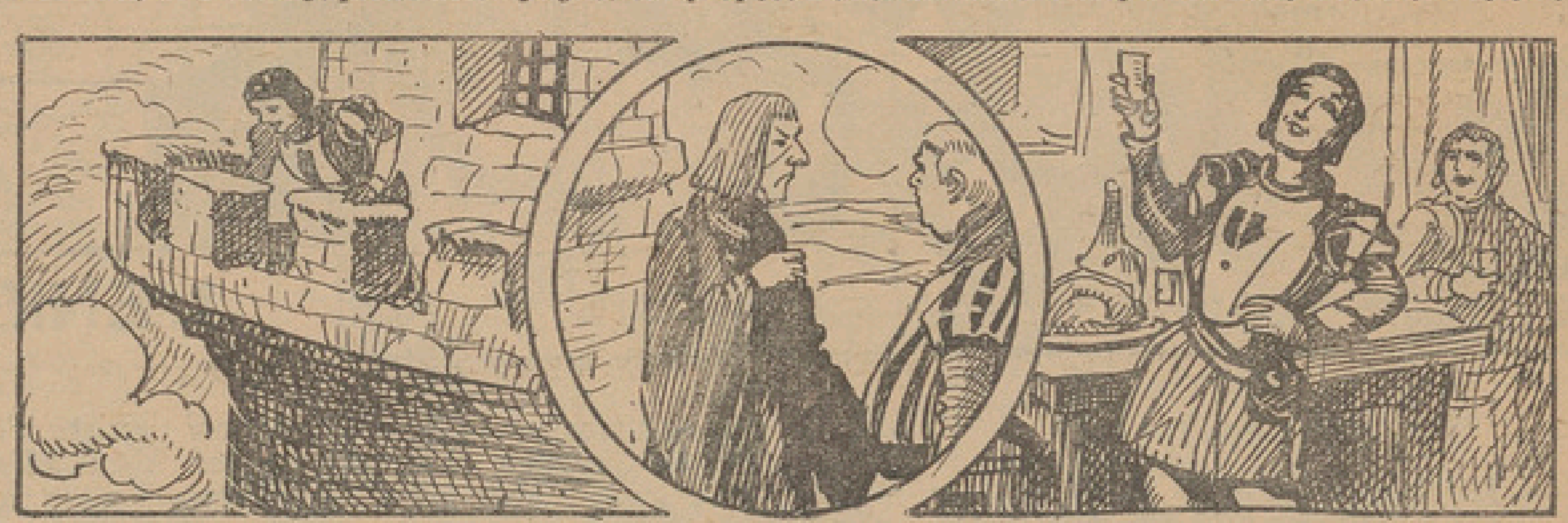
Il allait avoir sa revanche!

(A suivre.)

JOSÉ MOSELLI.

L'INFERNALE MARQUISE. — XXVII.

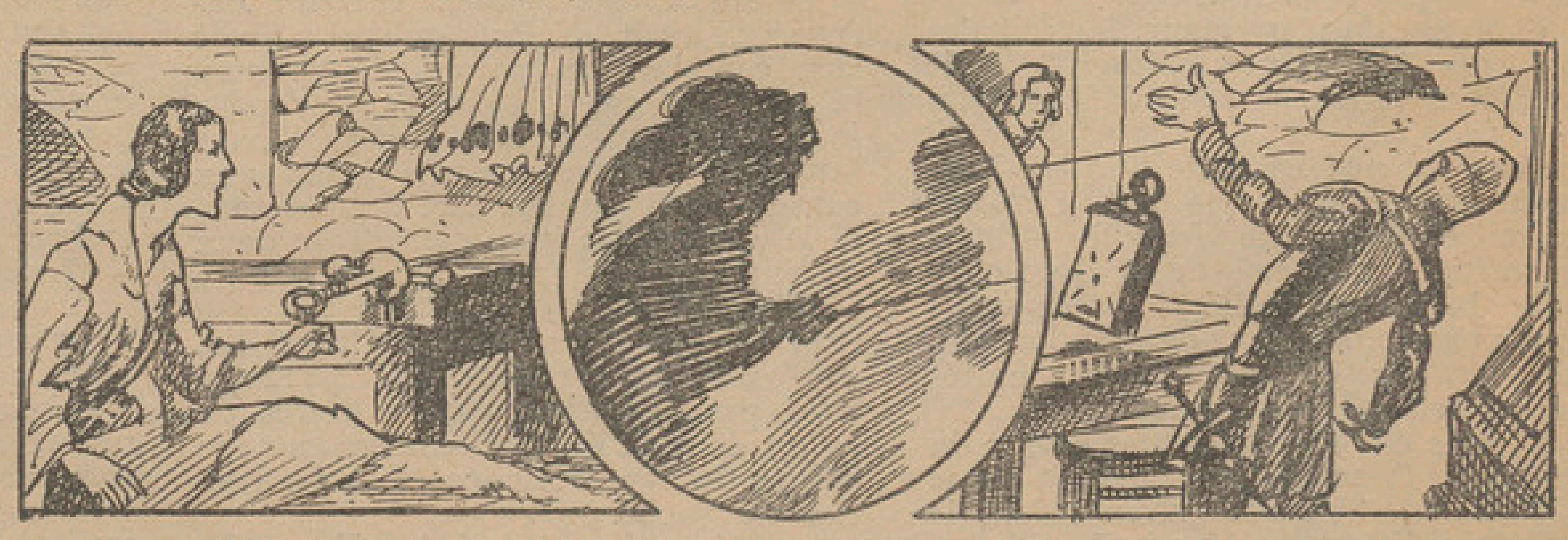
RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *La marquise Braccini, dame d'honneur d'Anne de Beaujeu, qui conspire contre sa maîtresse avec le duc d'Orléans, est attaquée par des routiers. Mais deux gentilshommes, Robert d'Orvilly et l'Ecossais Mac-Clélan, mettent les agresseurs en fuite. Plus tard, dans une hôtellerie, la marquise tente d'empoisonner ses sauveurs, afin de supprimer des témoins gênants. Mais ceux-ci échappent à la mort et arrivent à la cour où Louis XI les fait cacher. Une nuit, le roi remet à d'Orvilly son testament afin que le jeune homme le porte secrètement à Paris chez le président du Parlement. Mais de son appartement situé au-dessus de la chambre royale, la marquise Braccini entend et voit tout, grâce à une ouverture ménagée dans le plafond. Son nain Bocanor prévient les conjurés. A Montoire, les chevaux de Robert et de Mac-Clélan sont déferrés par un certain Pierre de Chavray. Les voyageurs perdent ainsi un temps précieux. A la nuit, de Chavray, qui les accompagne, leur propose d'aller demander l'hospitalité dans un château voisin.*



Ce conseil était trop sage pour pour ne pas rallier tous les suffrages; la rage au cœur, Robert suivit donc ses compagnons. Le château de la Moussardière était une construction de médiocre importance qu'un haut mur crénelé entourait de toutes parts; bientôt les trois cavaliers faisaient halte devant la grande porte déjà fermée, et Richard Mac-Clélan, ayant hélé les habitants d'une voix de stentor, un serviteur se montra à la meurtrière d'une tourelle voisine. Lorsqu'il connut la requête des étrangers, l'homme s'empressa de venir leur ouvrir. « Messires, leur dit-il, soyez les bienvenus ici. Notre maître est absent, mais son intendant a ordre de bien traiter tous les gens de qualité qui se présenteront. » L'arrivée de maître Bertrand, l'intendant, coupa court aux discours du valet. C'était un homme de haute taille, grand et maigre; sur ses épaules étroites, reposait une petite tête au profil d'oiseau de proie. Il souhaita la bienvenue aux gentilshommes qui, l'instant d'après, s'attablaient devant un copieux dîner, dans une salle du rez-de-chaussée. Si, durant le repas, Robert ne desserra guère les dents, par contre Pierre de Chavray se montra d'une gaieté étourdissante. Richard Mac-Clélan faisait de son mieux pour répondre aux saillies de leur compagnon de rencontre. Le repas s'achevait et la nuit était complète, lorsque de nombreux pas de chevaux sonnèrent dans la cour.



« Serait-ce encore des visites, maître Bertrand? questionna Richard qui, se levant, fit un pas vers la fenêtre voisine. — Non pas, messire, se hâta de répondre l'intendant dont le trouble était visible. Ce matin, j'avais envoyé un convoi de charrettes porter du foin à la ville voisine; ce sont ces voitures qui rentrent à présent. » Tout en parlant, il adressait un signe d'intelligence à Pierre de Chavray; mais, si prompt qu'il eût été, le vieil Ecossais avait cru remarquer ce mouvement. Pourtant, il n'en laissa rien voir et ce fut de l'air le plus tranquille du monde qu'il revint prendre sa place, après avoir jeté toutefois un coup d'œil au dehors. « Taquinerons-nous encore les dés, ce soir? demanda-t-il, en s'adressant à de Chavray. — Ma foi non, je suis trop las, je tombe de sommeil Çà, maître Bertrand, conduisez-nous à nos chambres, il faut que nous repartions de grand matin, » répliqua le jeune homme en étouffant un bâillement. Cette intention répondait trop à celle de Robert pour qu'il élevât la moindre objection; maître Bertrand prit donc un candélabre et guida ses hôtes vers le second étage de l'habitation où se trouvaient leurs chambres. Par un fait sans doute imputable au hasard, les pièces destinées à Robert et à Richard étaient situées aux deux extrémités de la demeure; pourtant, le baron d'Orvilly n'y prit point garde.



S'étant assuré que le parchemin royal était toujours dans la poche de son pourpoint, il plaça ce vêtement sur un siège dans la ruelle de son lit, posa sa dague et son épée à portée de sa main, puis, à demi vêtu, il se jeta sur sa couche où il s'endormit presque aussitôt. Le baron dormait depuis plus d'une grande heure, lorsqu'un craquement subit l'éveilla brusquement. Se redressant sur son lit, il entrevit des ombres franchissant la porte de sa chambre; d'un bond, il se jeta dans la ruelle du lit, et empoignant son épée, il gronda d'une voix menaçante : « Qui que vous soyez, n'avancez pas davantage, sinon vous êtes morts! — Le drôle est debout, à ce qu'il paraît. Eh bien, soit, la partie n'en sera que plus amusante à jouer! riposta-t-on ironiquement. Allons, faites de la lumière : Qu'on ne s'égorge pas dans l'ombre! » Celui qui venait de donner cet ordre n'était autre que M. de Térens. Aussitôt, l'un des nouveaux venus tira de dessous son manteau une lanterne toute allumée et, l'élevant au bout du bras, il en projeta la clarté douteuse dans la pièce. « Vraiment, c'est à moi qu'on en veut? disait à ce moment Robert d'Orvilly; attention, mes maîtres, tenez-vous bien! » En même temps, il allongea le bras, portant à ses adversaires un furieux coup de pointe. L'homme qui tenait la lanterne étouffa une malédiction et, la gorge trouée, s'écroula tout d'une pièce, écrasant son luminaire dans sa chute. Cet incident causa un certain désordre parmi les assaillants; Robert en profita pour saisir sa dague et, une arme de chaque main, il sauta pardessus son lit, tombant au beau milieu des nouveaux venus.

(A suivre.)



☘ ☘ ☘

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

*Le capitaine Kermeur a accueilli à bord de son navire l'*Espérance*, ancré à Devonport, un individu qui lui a dit se nommer Louis Després et être traqué par de puissants ennemis. Després lui a remis une enveloppe contenant, a-t-il dit, un terrible secret. Kermeur, quelques minutes plus tard, retrouve Després poignardé dans la cabine où il l'avait conduit. Et il s'aperçoit que l'enveloppe, qu'il avait cachée, a disparu. Kermeur est arrêté comme l'assassin et la justice prétend que le mort se nomme non pas Després mais John Slaney. En vain Kermeur proteste-t-il. Il est condamné à vingt ans de travaux forcés et transféré au bagne de Hardmoor, où il a, comme compagnon de cellule, un petit homme d'allure louche, le 76. Ce dernier tente d'entrer en relations avec Kermeur qui repousse ses avances.*

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME AU NEZ CASSÉ

IV

Pendant les jours qui suivirent, 76 multiplia ses amabilités. Il en fut pour ses frais. Kermeur, à qui le petit homme déplaisait sans qu'il sût pourquoi, ne répondait à ses avances que par des monosyllabes — encore quand il y répondait.

Sans se décourager, 76 continuait ses offres de service, tantôt offrant du tabac ou quelque menue douceur, tantôt proposant à Kermeur de faire son lit et de nettoyer la cellule à sa place. 153 n'acceptait rien.

Entre temps, il songeait à son évasion.

Il avait pu constater que toute fuite des chantiers était impossible à mener jusqu'au bout. De nombreux forçats, en effet, croyaient souvent qu'ils pouvaient profiter de la brume régnant presque perpétuellement dans la région, pour tromper la surveillance des gardiens et s'éloigner.

Ils y réussissaient presque toujours — mais c'était pour être repris dans les deux heures qui suivaient. Car les fugitifs ne manquaient jamais de se diriger vers la voie ferrée, dans l'espoir de sauter dans un train de marchandises et de s'y cacher.

Mais les gardiens, accompagnés de chiens de chasse admirablement dressés, avaient tôt fait de les découvrir et de les rejoindre.

Une augmentation de peine, quelques jours de cachot au pain et à l'eau étaient les seuls résultats de ces tentatives.

Il fallait trouver autre chose. Et Kermeur s'y employait.

Aussi fut-il plutôt surpris, lorsqu'un soir, alors qu'il venait de s'étendre sur son étroite couchette, il entendit, toute proche de son oreille, la voix de 76.

— Ecoute-moi, camarade! chuchota ce dernier. Je crois que j'ai trouvé une combinaison pour nous évader...

Kermeur, muet, attendit la suite.

76, ne recevant pas de réponse, demanda :

— Tu dors?

— Non.

— Tu m'as entendu?

— Oui.

— Well!... Je disais donc que nous pourrions assez facilement nous évader! Pour cela, il faut nous déclarer malades. Je connais un truc infaillible. Cela fait enfler la cheville comme si l'on s'était fait une forte entorse... Je t'expliquerai!... Une fois dans l'infirmerie, nous filerons facilement. Je connais un des surveillants-infirmiers. Et puis, nous avons un appui au dehors!... Tu comprends?

— Va toujours! fit Kermeur.

— Eh bien, voilà!... Une fois à l'infirmerie, l'ami en question nous fera passer les clés de la porte du bâtiment A et de la petite porte de la muraille, et puis il nous fournira des vêtements. Une auto nous attendra au dehors et nous emmènera dans un petit port où nous nous embarquerons dans un bateau de pêche pour ton pays!...

« Naturellement, pour qu'on ne se doute de rien, nous cognerons un peu sur l'infirmier et le ligoterons! Comme cela, il ne sera pas inquiété... D'abord, on ne pourra rien prouver. Et, même s'il est mis dehors, il aura une compensation... Parce que mes amis ont de l'argent, tu comprends, 153?

— Je le crois! fit Kermeur qui, à part lui, pensa que ces amis devaient certainement être les mêmes que ceux qui avaient assassiné Louis Després-John Slaney et qui lui avaient dépêché le clergyman dans sa cellule.

— Tu es d'accord, alors? questionna 76 qui, très certainement, s'était attendu à plus de résistance de la part de son taciturne compagnon.

— Oui.

— Alors, demain, je me donne l'entorse... à l'atelier! Toi, tu attendras deux jours, pour que cela n'ait pas l'air d'un coup monté et puis tu...

— Non. Il faut être plus habile que cela! interrompit Kermeur. Cette nuit, tu vas appeler. Tu te plaindras de douleurs dans les côtes... des douleurs internes... les médecins ne peuvent y voir grand'chose! Ça prend toujours!

« On t'enverra demain à l'hôpital et on te fera passer à la radiographie, mais pas tout de suite!... Ils voudront voir, avant, si tu es vraiment malade et s'ils ne peuvent pas te démasquer autrement...

« Moi, je me donnerai la fausse entorse dans deux ou trois jours. Comme cela, j'irai également à l'infirmerie, et cela n'aura pas tant l'air d'être concerté que si, tous les deux, nous étions victimes d'accidents!

— C'est pourtant vrai! murmura 76. Sais-tu que tu as de la tête, 153!

— Je réfléchis, voilà tout. Mais, tu es sûr qu'avec les clés que nous remettra l'infirmier, nous pourrons passer? Il me semblait qu'il y avait un corps de garde de l'autre côté de la porte du bâtiment de l'infirmerie, comme ici...

— Le corps de garde? Ils dorment tous, c'est connu, les soldats qui sont dedans! Il y a juste le factionnaire. Mais il se tient dans sa guérite, pour se préserver de l'humidité et du froid. Nous l'assommerons, s'il bouge!

« Quant à la petite porte de la muraille, elle est condamnée depuis longtemps. Elle ne sert plus, et même cela fait plusieurs fois que l'on parle de la boucher. Mais le *Warden* préfère employer les forçats-maçons à construire un nouveau bâtiment... paraît que c'est plus pressé!... Le nombre des pensionnaires augmente, hé!

« D'ailleurs, peut-être que la clé ne suffira pas. Aussi aurons-nous une pince pour faire sauter la porte, si la serrure résiste. Ne t'inquiète pas, mes amis ont tout prévu!

« Tu vois que je suis un bon camarade : j'aurais pu filer tout seul! Mais je ne mange pas de ce pain-là... et puis, comme tu es fort et solide, cela nous aidera beaucoup, tu comprends? Par exemple, pour assommer le factionnaire s'il le faut, ou enfoncer la porte! Tu es d'accord, alors?

— Oui!

— All right! Mais... dis donc... on pourrait attendre à la nuit prochaine pour... pour ce qui est de me déclarer malade! Je me débrouillerais à me procurer quelque drogue qui me...

— Rien du tout! Je n'aime pas les affaires qui refroidissent, interrompit nettement 153. A deux heures du matin, un peu après la relève, tu crieras... tu geindras! Tu dois savoir jouer la comédie, vieille pratique!

« Arrange-toi! Si ce n'est pas pour cette nuit, ce sera pour jamais! Crois-tu que je n'en aie pas assez de moisir ici? Comme cela, je ne serai pas obligé de me presser. J'attendrai trois jours, pendant que tu seras à l'infirmerie, avant de me donner l'entorse! Pendant ce temps, tu préviendras tes amis.

— Well! Ce sera comme tu voudras! acquiesça 76. Et tu verras que, pour ce qui est de jouer la farce, je m'y connais!

« Ne t'inquiète pas si j'ai l'air mort! Je veux que les médecins envoient chercher le clergyman!... Mais, avant tout, il faut que je t'explique comment tu dois t'y prendre pour faire enfler ta cheville et ta jambe! C'est simple! Ecoute bien!

Et, s'étant penché davantage sur Kermeur, jusqu'à ce que ses lèvres touchassent presque l'oreille de l'ancien capitaine de l'*Espérance*, 76 lui fit connaître sa méthode, un truc qu'emploient les disciplinaires des bataillons d'Afrique et qui consiste, entre autres choses, à frapper longuement avec un sachet de sable l'articulation que l'on veut faire enfler.

Naturellement, il faut le tour de main. Et c'est sur ce dernier détail que 76 insista. Car c'était un artiste en fait de fraude et de duperie que le petit homme!

Kermeur l'écouta avec patience — ou plutôt fit semblant de l'écouter.

76 eut enfin terminé. Kermeur-Vent-Debout, docilement, répéta ce qu'il venait d'entendre, de façon à convaincre son compagnon qu'il avait bien appris sa leçon.

Rassuré, 76 tint pourtant à ajouter encore quelques conseils dictés par sa vieille expérience, puis gagna sa couchette où il s'étendit.

Les heures s'ajoutèrent aux heures. Les rondes se succédèrent dans la sinistre prison.

Kermeur-Vent-Debout, immobile sur son cadre, offrait l'image parfaite du sommeil, et les gardiens qui, de temps à

autre, venaient jeter un coup d'œil à travers le petit guichet percé dans la porte de la cellule, ne s'attardaient pas, rassurés.

L'ancien capitaine de l'*Espérance* était bien éveillé. Il réfléchissait. Pas un instant il n'avait cru au récit de 76. Les « amis » du petit homme, il devinait qui ils étaient : les assassins de Louis Després-John Slaney. Les bandits, n'ayant pu s'emparer, pour une cause inconnue de Kermeur, de l'enveloppe confiée par Després-Slaney à l'ancien capitaine de l'*Espérance*, avaient sans doute imaginé de faire évader Kermeur — et de l'enlever. Une fois Kermeur en leur pouvoir, ils le feraient parler... par tous les moyens. Leur ruse, vraiment, était cousue de fil blanc. Kermeur se sentait même humilié qu'ils eussent pu le croire si naïf.

Aux premiers mots de 76, l'ancien capitaine de l'*Espérance* avait échafaudé tout un plan qui, dans son idée, devait lui permettre de recouvrer sa liberté. Aussi s'était-il bien gardé de protester, et de laisser comprendre à son compagnon de cellule qu'il n'était pas dupe de ses machinations.

Un bruit cadencé de pas retentita enfin sur le balcon de fer sur lequel s'ouvraient les cellules : c'était la ronde de deux heures du matin. Elle passa.

Kermeur laissa s'écouler environ un quart d'heure, puis étendant le bras vers 76, il le secoua rudement :

— C'est le moment ! lui chuchota-t-il. Vas-y ! Et chante bien !

— Yep ! souffla 76 qui, presque aussitôt, fit entendre un râle capable d'émouvoir un bourreau ivre.

— Ah ! Aaahh ! Ahahahahah ! Oh ! Mon Dieu ! Ma mère ! Je meurs ! Aaaaaah ! Oh ! Ooooh ! Mes tripes !... Hihihihihi ! Ohohhoohohohoh ! Ah ah ah ! Au secours !... A moi ! Aaaaah ! Ahahahahah ! Ou... ouh ! Ouille ! Ah ! Aoh !... Au... se... cours !

Et, mugissant, beuglant, rugissant, râlant, gémissant, hurlant, aboyant, 76 se tordit sur sa couchette, donna des ruades contre la muraille, et, finalement se laissa tomber sur le sol cimenté.

Ses cris redoublèrent cependant que Kermeur, jouant son rôle dans cette petite comédie, pressait le bouton de la sonnerie électrique fixé à la muraille, et destiné à servir en cas d'extrême urgence.

Mais c'était bien inutile. Les cris de 76 avaient été entendus.

Des pas précipités retentissaient sur le balcon.


Le cri qu'il voulait poussr fut arrêté net.

La porte de la cellule fut ouverte. Deux surveillants, dont l'un venait du dehors, car il était revêtu de son ample capote, entrèrent.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit? grommela celui qui n'avait pas de capote. C'est encore toi, 76? Tu es aussi malade que moi ! Fais attention au chat à neuf queues ! Tu entends?

— Ouououououou ! Ah ! Ouh ! Je meurs Hihihihihi ! Ah ! clama le petit homme en se tordant sur le sol et en se pressant convulsivement le ventre de ses mains, cependant que deux filets d'écume jaillissaient aux commissures de ses lèvres.

— Fais attention que, si tu n'es pas reconnu, tu seras fouetté, 76 ! observa le gardien.

Pour toute réponse, le malade redoubla ses vociférations.

— C'est de l'épilepsie ! fit le surveillant vêtu de la capote en s'adressant à son camarade. Il ne joue pas la comédie ! Reste là : je vais aller chercher un brancard ! Et tâche de le faire taire : il crie comme un damné putois qu'il est !

— Je vais le bâillonner !... Tu entends, 153 ! Lève-toi et aide-moi !

Kermeur n'attendait que cette invite.

Se laissant brusquement glisser de sa couchette, il allongea au geôlier un si formidable coup de pied dans le ventre, que le pauvre homme, sans un cri, s'affaissa sur 76.

Son camarade, qui, au moment où il allait atteindre la porte, avait entendu le bruit causé par la chute du corps, se retourna, juste à propos pour permettre à Kermeur de lui sauter à la gorge.

Le cri qu'il voulait pousser fut arrêté net par les doigts d'acier du prisonnier écrasant son larynx. Etouffé, étourdi, il perdit l'équilibre et tomba, entraînant Kermeur ; mais celui-ci ne desserra son étreinte que lorsque sa victime eut entièrement perdu connaissance.

— Continue à crier, toi, ou je t'écrabouille ! ordonna-t-il à 76 que la stupeur et l'épouvante avaient brusquement rendu muet.

Le petit homme ne se fit par répéter l'invite et se remit à hurler et à râler avec plus de force que jamais.

Kermeur, vivement, défit la ceinture du geôlier qu'il tenait sous lui et, l'utilisa à le bâillonner. Les bretelles du malheureux surveillant servirent à lui lier les poignets. Et Kermeur-Vent-Debout employa la sienne, de ceinture, à entraver les chevilles de sa victime.

Le second porte-clés, qui n'avait pas encore repris connaissance, subit le même sort.

76, toujours hurlant, dut fournir ses bretelles.

En un tournemain, Kermeur revêtit la capote du surveillant qu'il avait eu soin de lui enlever avant de le ligoter. Elle était à peu près de sa taille. Il se coiffa de la casquette du malheureux fonctionnaire, et, se tournant vers 76, qui toujours hurlant, le regardait avec des yeux arrondis par la stupeur et l'épouvante, grommela :

— Continue à beugler, ou je t'assomme ! Et déchire ta couverture en trois morceaux ! Fais vite — ou gare ! 76, tremblant, ne demanda pas d'explications et obéit.

— Maintenant ! debout — et les bras en l'air !

— Mais...

— Faut-il que je t'assomme, canaille? Lève les bras !

76, plus mort que vif, s'exécuta. Kermeur lui attacha les bras derrière le dos, et lui ficela les jambes, des chevilles aux genoux. Puis il le bâillonna.

Ces formalités accomplies, Kermeur-Vent-Debout ramassa les clés qu'il avait prises à la ceinture d'un des surveillants, ouvrit la porte de la cellule, sortit, referma le battant sur lui et, à pas rapides, se dirigea vers l'escalier de fer faisant communiquer la galerie avec le rez-de-chaussée. Il le descendit, et, arrivé en bas, croisa un gardien qui grommela :

— Ça va mal?

— Oui... vais prévenir le *doc!* jeta brièvement le fugitif en hâtant le pas. L'autre n'insista pas.

Kermeur, jouant son rôle d'homme pressé — et il l'était véritablement, n'est-ce pas? — arriva devant l'unique porte faisant communiquer l'intérieur du bâtiment avec la cour.

Elle était fermée. Le fugitif, avant d'appeler, pensa à en essayer les clés qu'il avait enlevées au gardien. La deuxième qu'il introduisit dans la serrure fit jouer le pène. Il attira le battant à lui, franchit le seuil et se trouva dans une sorte d'appentis au centre duquel un petit poêle de fonte répandait une chaleur étouffante. Sur un bat-flanc, une demi-douzaine de soldats sommeillaient tout habillés, leurs carabines entassées dans un angle :

— Qui va là? grommela l'un d'eux en se relevant à demi.

— Moi... je vais chercher le *doc!* Un prisonnier est malade ! expliqua Kermeur en changeant sa voix.

Satisfait, le soldat se laissa retomber en arrière, et reprit son somme.

Kermeur, en trois pas, eut traversé la petite pièce. Il vit une porte vitrée devant lui, l'ouvrit et fut dehors.

Un brouillard glacial emplissait l'air et se résolvait en grosses gouttes ; il était si épais que c'était à peine si la clarté des grandes lampes à arc éclairant la cour se distinguait.

Une brume « à couper au couteau » et « assez dense pour qu'on puisse en faire des briques », comme disent en plaisantant les marins !

Kermeur, heureusement pour lui, avait depuis longtemps repéré minutieusement les moindres détails de la cour. Aussi fut-ce sans aucune hésitation qu'il se dirigea vers la petite porte dont lui avait parlé 76.

Il l'eut rapidement atteinte — et constata qu'elle était solide. Le battant de chêne était garni d'une épaisse plaque de tôle, et trois grosses barres de fer carré, retenues par d'énormes crampons, l'immobilisaient.

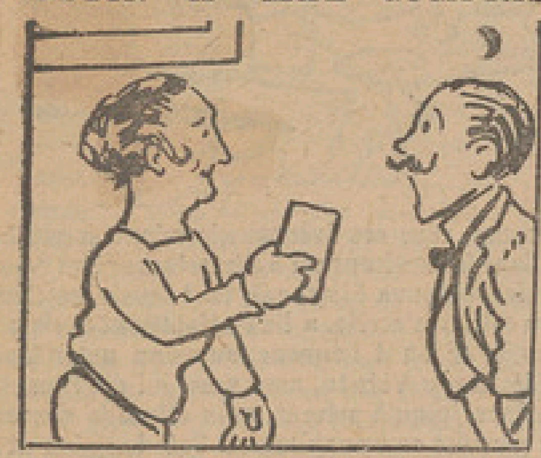
Kermeur, les ayant tâtées, comprit instantanément que tous ses efforts pour enfoncer la porte étaient voués à un échec.

Pourtant, il fallait agir... D'un moment à l'autre, tout allait être découvert!

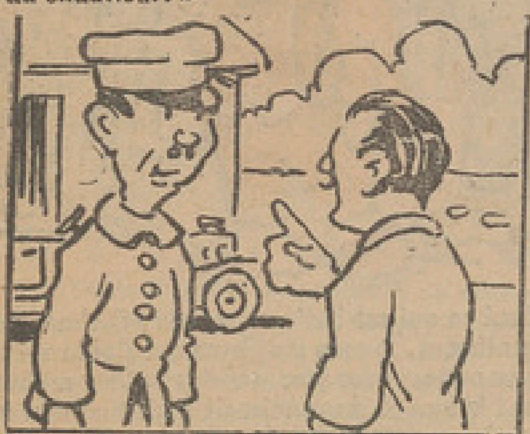
(A suivre.)

CAPITAINE MAHAN.

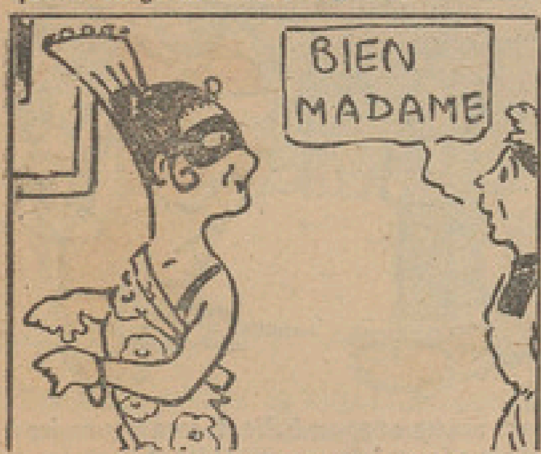
JUSTIN A MAL COMPRIS



« Adhémar! annonçait Mme Cabillot, je viens de recevoir une invitation au bal masqué que donnent les Charançon. — Ma chère Stéphanie, répondit celui-ci, tu me vois désolé de ne pouvoir t'y accompagner, mais sois tranquille! pour que tu puisses arriver à temps chez nos amis, je vais donner séance tenante des ordres au chauffeur. »



Deux minutes plus tard, Adhémar Cabillot, rencontrant le chauffeur en question, lui disait : « Gustave, ayez soin de vous tenir prêt pour neuf heures, n'est-ce pas? Il m'est impossible de m'absenter ce soir et c'est vous qui conduirez madame au bal masqué. — Mazette! pensait Gustave, goguenard, il me semble que le singe m'honore d'une...



« ... mission de confiance! » Vers les neuf heures moins dix, Mme Cabillot sonna sa femme de chambre, et dès que celle-ci parut. « Julie, commanda-t-elle, allez prévenir Gustave que je suis prête et que je l'attends pour partir. — Bien, madame, répondit Julie en s'éloignant pour aller avertir le chauffeur. Stéphanie, pour aller à ce bal, avait adopté...

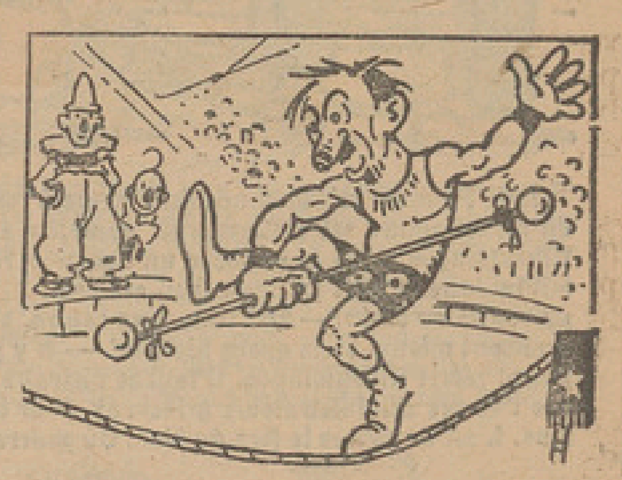


... un costume de gitane. Médusée à la vue de Gustave qui faisait son entrée en marquis Louis XV, elle s'écria : « Vous êtes tapé, mon garçon! Que signifie cette mascarade? — Ben, répliquait-il, c'est pour me conformer aux ordres de monsieur. Il m'a dit que je devais accompagner madame au bal masqué : alors, pour être dans la note, j'me suis grouillé d'aller me mettre en travesti... »

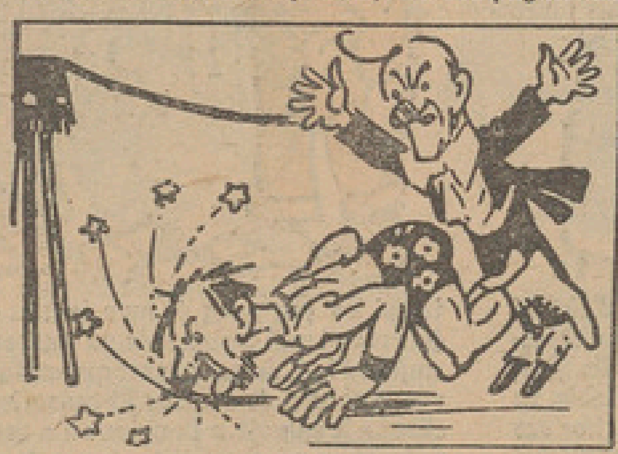
L'ACROBATE POIVROT

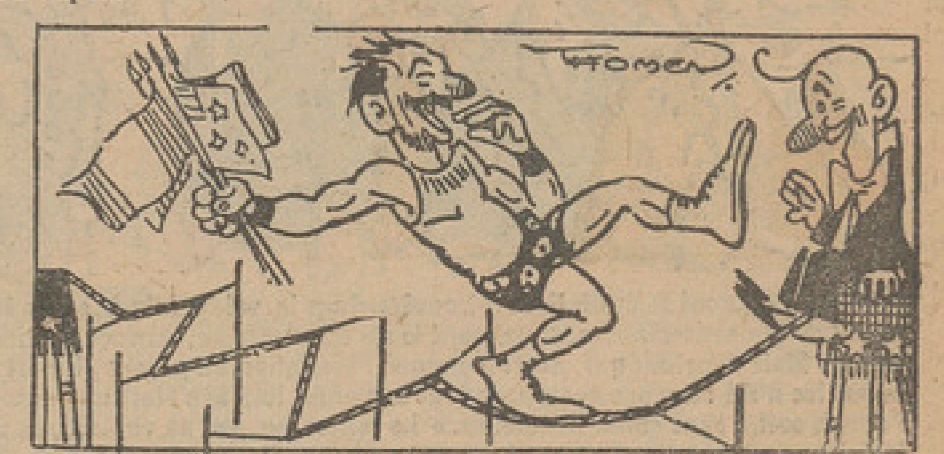






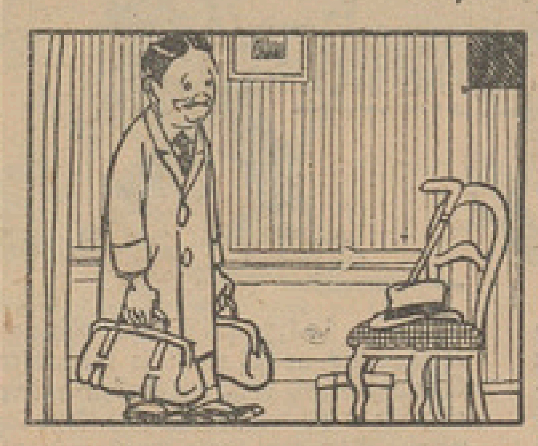
Depuis sa plus tendre enfance, Pivoine était acrobate. Il n'y avait guère moins longtemps qu'il était poivrot. Quand il n'était pas sur la piste ou dans les coulisses du Cirque Saboulotte, dont il était un des principaux numéros, c'était inutile d'aller le chercher ailleurs que chez le bistro le plus voisin de l'établissement forain. Là, on était sûr de le trouver, attablé devant un canon de pinard, en compagnie de son copain Auguste. Pivoine supportait héroïquement la boisson. Jamais il ne divaguait, comme certains pochards qui éprouvent le besoin de débiter des boniments à la peau de toutou pour épater les populations. Pivoine, quand il était mûr, se contentait de marcher en zigzags. Ces soirs-là, il loupait régulièrement ses exercices.





Dame! vous croyez que c'est facile de se balader sur une corde raide suspendue dans l'espace, quand on a un verre dans le nez! Immanquablement, les soirs de pochardise, Pivoine, méprisant la ligne droite (et pour cause), manquait la corde et s'affalait sur la piste, rougissant de son sang un nez que la boisson s'était contentée de roser. Par contre, lorsqu'il était à jeun, Pivoine déambulait sur sa corde avec autant de facilité que vous et moi sur un trottoir large de 10 mètres. C'est pourquoi son directeur ne se séparait pas de lui. Mais, pour que Pivoine fût toujours égal à lui-même, il lui fit établir un système de corde en zigzags pour les jours d'intempérance. Idée ingénieuse et couronnée de succès.

UN CHAMPIONNAT IMPRÉVU

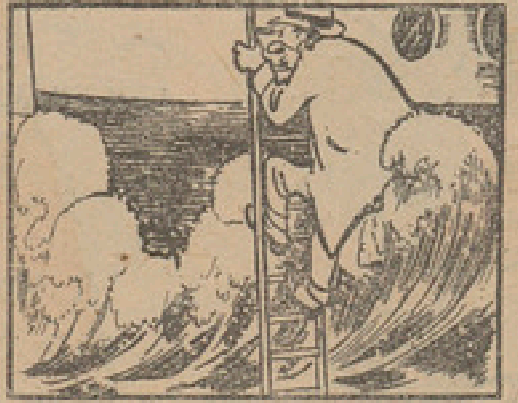






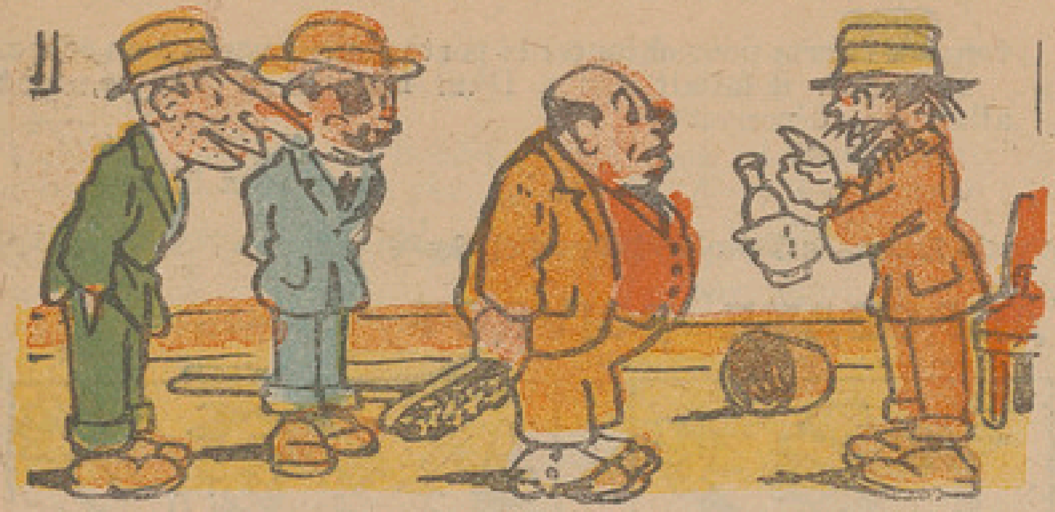
Las de l'existance morne qu'il mène chez lui, Isidore Têtembuis cherche un moyen de s'échapper. Avec discrétion il prépare ses bagages. Oh! peu de choses : deux sacs à main... et un carnet de chèques! Un bon petit voyage aux Indes lui changera les idées! Il est prêt. « Belle-maman, permettez-moi de vous embrasser. » Cette question, qu'il n'a pas posée (depuis dix ans!) à la brave dame, provoque un certain étonnement. Enfin elle accepte. Isidore fait ses adieux à Mme Têtembuis et promet d'envoyer des cartes postales (des en noir et des en couleurs!) « Vite, se dit Isidore, au train! Et demain je prends le paquebot pour Bombay. » Il arrive à Marseille, juste pour rencontrer son ami Marius qu'il n'a pas vu depuis le collège. Les deux camarades s'attardent quelque peu... au point d'arriver au quai d'embarquement pour voir partir le paquebot.

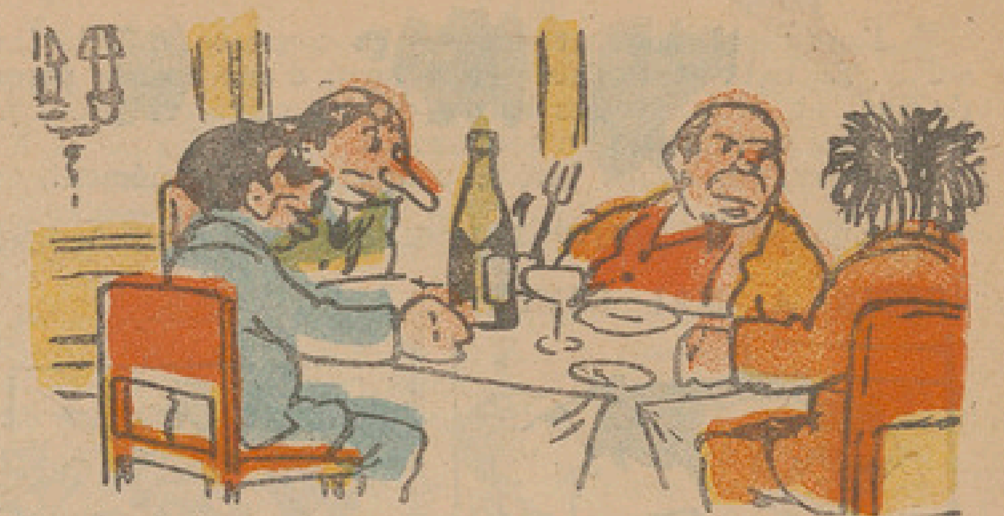






Heureusement, Marius est un homme de ressources. « Z'ai un canot automobile! Descendons. Un coup de manivelle et je te rejoins ce damné paquebot en moins de temps qu'il ne faut pour le dire! » Le canot file comme s'il avait des ailes. Isidore est à vingt mètres du grand navire... « Et voilà comme nous sommes, té! » L'embarcation est arrivée juste à côté d'une échelle qui permettra à Têtembuis de monter sur le pont du paquebot. Adieux touchants et Marius repart sans être vu. Isidore a bien du mal à grimper. A plusieurs reprises les vagues l'inondent des pieds à la tête! Enfin il apparaît sur le pont au milieu des passagers ahuris. Le capitaine du navire, convaincu que Têtembuis est arrivé en nageant, le félicite vivement et lui annonce qu'il a battu tous les records de natation et qu'il a droit au titre de champion du monde. « Pourvu, pense à part lui Isidore, que personne ne tombe à l'eau, en route... Je ne sais pas nager! »





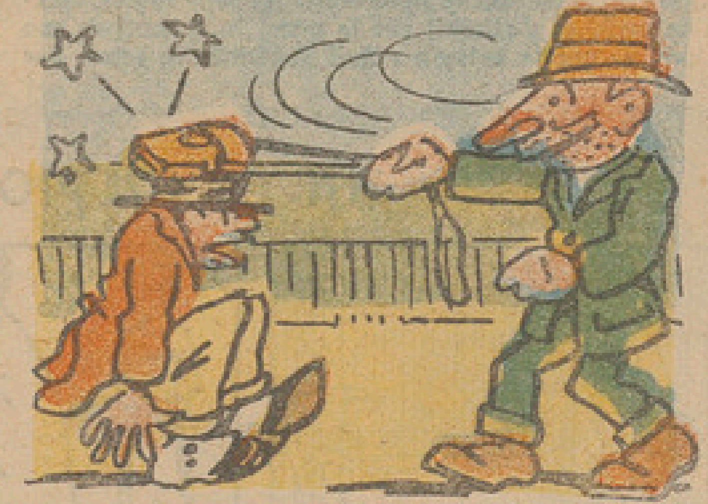
Jack Farmum mit bien une demi-heure à reprendre ses esprits. La lutte qu'il avait dû mener contre ses collègues du conseil d'administration, le laissait sans forces. Ribouldingue sortit de sa poche un flacon de rhum et l'introduisit entre les lèvres du milliardaire. « Bois ça, mon fieu, déclara-t-il, ça réchauffe les intestins et ça donne du ventre au cœur. — Ah ! vous avez raison, balbutia le roi du saucisson, je me sens vraiment mieux. Mais quelle histoire ! — N'y pensons jamais plus et parlons-en toujours ! reprit Ribouldingue. Il faut se distraire un peu. Ça n'est pas une raison parce que t'as des administrateurs grincheux, pour te faire de la mousse inutilement. Sortons. L'air du dehors te fera du bien. Où pourrait-on aller ? — Faut d'abord déjeuner, déclara Croquignol, en entraînant Farmum, tous ces événements m'ont donné la dent et la pépie. J'espère qu'on trouvera dans les environs un bath restaurant où nous pourrons récupérer des forces. — J'en suis, approuva Filochard, faut savoir remettre du charbon dans la machine, ou sans ça celle-ci s'arrête. » Ils s'attablèrent quelques minutes plus tard en un cabinet particulier et firent honneur au menu qu'on leur servit. Jack Farmum commençait à se dérider. « Vois-tu, mon gros, lui dit Ribouldingue, tu n'as pas su profiter de ta fortune jusqu'à présent, nous allons te donner des leçons et t'enseigner à dépenser tes picailles convenablement. Suis toujours nos conseils et tu t'en trouveras bien, on a de l'expérience. »





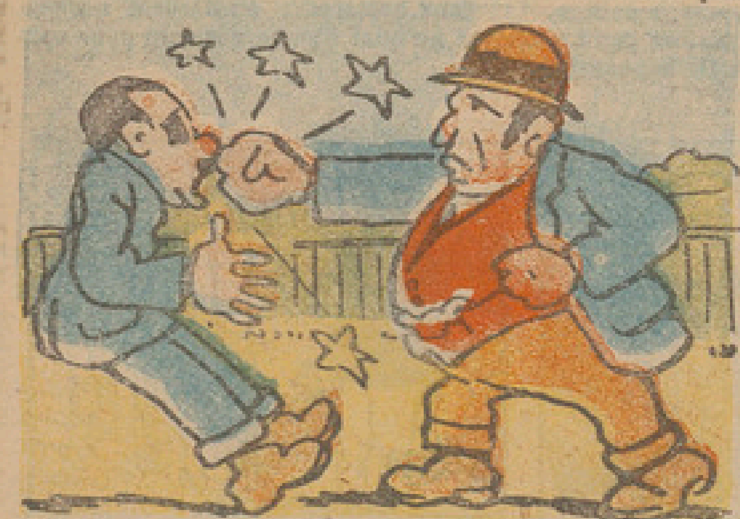
Quand ils eurent déjeuné, ils se retrouvèrent sur la voie publique, en un état d'ébriété accentué. Un policeman, reconnaissant le roi du saucisson, renonça à faire une observation. Mais Filochard qui, avait remarqué l'hésitation du policier, lui dit : « De quoi, la justice n'est donc pas égale pour tout le monde, ici ? Si c'était un pauvre diable, tu l'aurais coffré sans rimes ni raisons. » Le policeman, qui ne voulait pas s'attirer des histoires avec un personnage si considérable que Farmum, tourna les talons sans plus insister. « Si qu'on allait aux courses ? proposa Ribouldingue prévoyant que les choses allaient se gâter. Il y a longtemps que je n'ai pas mis de la galette sur un canasson ? — Excellente idée ! s'exclama Farmum en hélant un taxi. Je vous montrerai les pur sang de mon écurie. — C'est ça qui est bath, se réjouit Filochard, la journée si mal commencée va s'achever gentiment. Je sens d'ailleurs que j'ai la veine aujourd'hui. Je vas gagner quinze fafiots au moins et des gros, parbleu ! » Leur arrivée sur le champ de courses fit sensation, tout le monde reconnaissait Jack Farmum et chacun le saluait. « Ce qu'on en a des connaissances tout de même ! s'émerveillait Croquignol en prodiguant les coups de chapeau. Salut, vieux frère ! Salut, vieille sœur ! Voulez-vous un fin tuyau pour toujours gagner ? Eh bien, jouez le cheval gagnant, on n'a rien trouvé de mieux jusqu'à présent. Si vous ne me croyez pas, essayez voir. La raison parle par ma bouche, messieurs. »





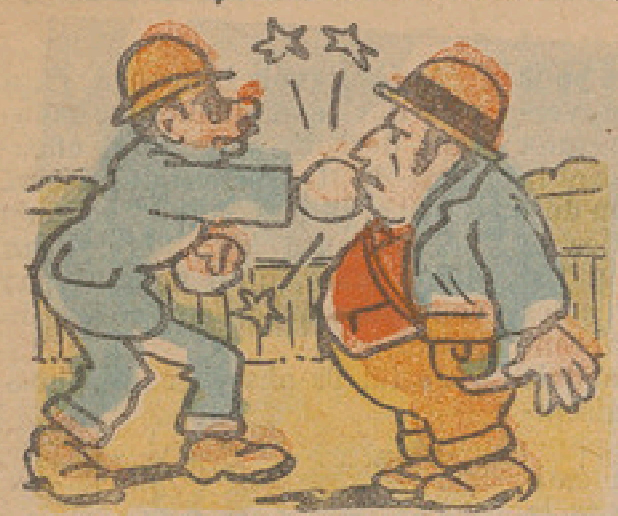
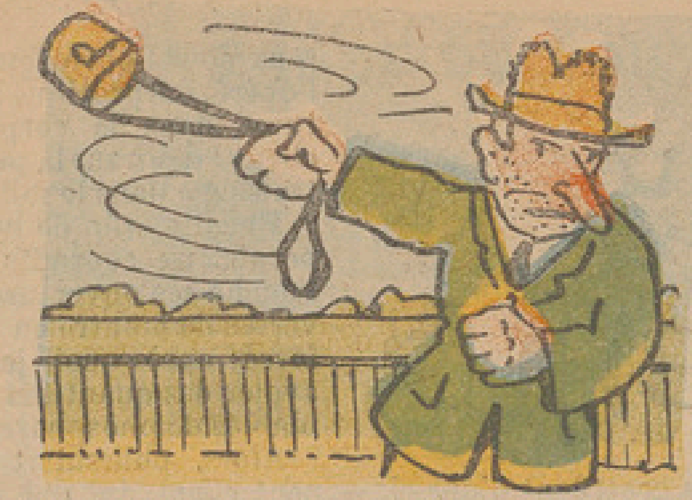


« C'est pas tout ça, dit Farmum au bout d'un instant, je vais vous mener au pesage. » Il titubait et s'accrochait aux balustrades. Les Pieds-Nickelés ne tenaient guère mieux sur leurs jambes. Cependant ils conservaient plus de lucidité d'esprit que le milliardaire. « Excusez-moi, honorable gentleman, dit Croquignol à un passant, j'ai oublié mes jumelles à la maison, souffrez que je prenne les vôtres, sans quoi je suis condamné à ne pas voir si le favori arrive dans un fauteuil ou dans une balançoire ? » Le joueur, furieux d'avoir été dépouillé, se retourna brusquement et voulut reconquérir son bien. Mais Croquignol, faisant tournoyer l'étui à bout de bras, l'asséna sur le chapeau du récalcitrant, qui s'affala aussitôt. « Quelle délicieuse plaisanterie ! s'esclaffa Jack Farmum. Le type qui vient de choir est le roi des harengs en boîte. Il sera le premier à se réjouir de ce qui vient de lui arriver. Il aime la gaieté. — Alors il est servi, reprit Croquignol, en voilà un égoïste qui voulait garder ses jumelles pour lui ! » Filochard s'écria : « Tu me donnes une riche idée, Crocro, je vais suivre ton exemple. » Il s'approcha d'un gros individu et, avisant la chaîne de montre qui barrait son gilet, lui dit : « Excusez-moi, vous avez une mine sympathique, j'ai oublié ma tocante chez moi, je me permets de vous emprunter la vôtre. Est-ce qu'elle marche bien au moins ? — Laissez-moi tranquille, répliqua l'autre, si vous êtes saoul, je n'y suis pour rien. Passez votre chemin, ou je vais me fâcher. — Ça serait un tort ! » observa Filochard.

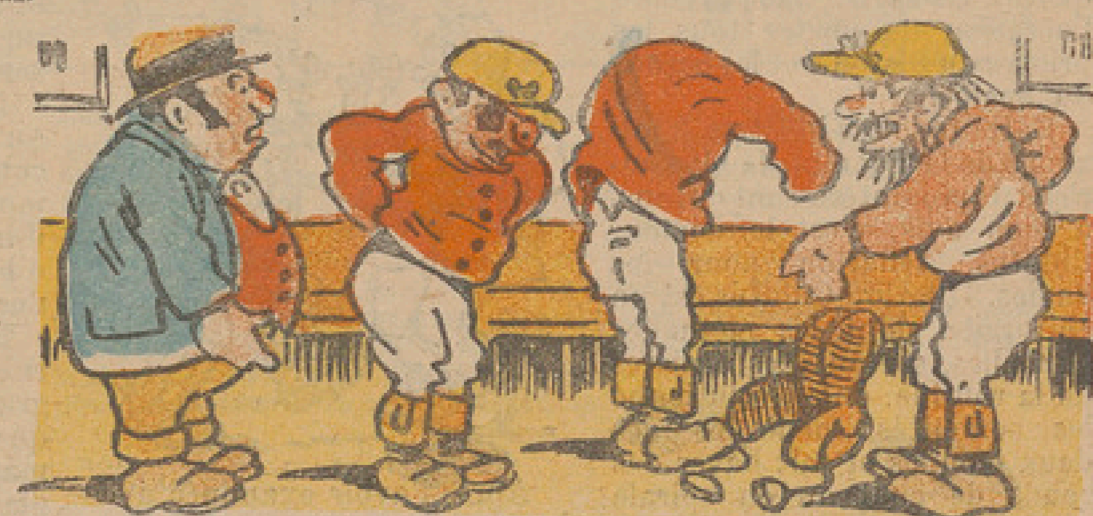




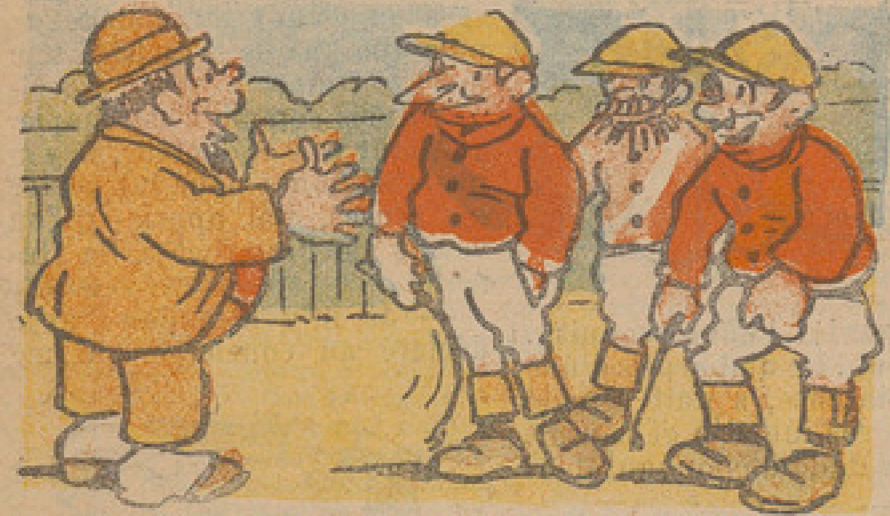
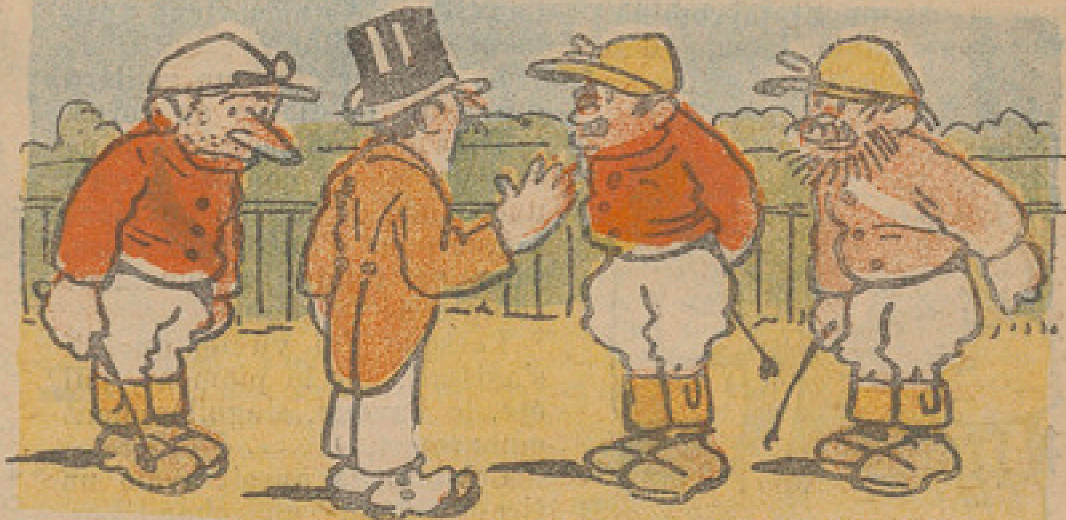
Au lieu de ne pas insister, il voulut s'emparer de force de la montre, mais il reçut un magistral coup de poing sur le nez, qui l'étendit à terre. « Ah ! mince ! s'exclama-t-il en tombant, voilà un monsieur qui n'a pas bon caractère. Si jamais on m'y repince à vouloir l'honorer de mes gentillesses ! — Vous êtes fou ou ivre mort, Jonathan ! déclara à ce moment Jack Farmum, vous venez de frapper mon meilleur ami, je m'en souviendrai, à moins que vous ne lui fassiez des excuses immédiates. » A ces mots, l'homme à la chaîne de montre rougit et s'écria confus : « Je ne pouvais pas savoir, je suis navré de ce qui vient de se produire, si j'avais pu prévoir, je ne me serais pas permis. — Puisque monsieur vous demandait sa montre, repartit le milliardaire, vous n'aviez qu'à la lui donner. Je n'admets pas de telles façons d'agir. Prenez garde, j'en ai assez, je vous retirerai ma confiance et la direction de mon écurie de courses. Vous n'êtes qu'un grossier personnage. » Jonathan se précipita pour relever Filochard qui avait reçu un tel coup, qu'il en voyait encore trente-six chandelles. « Daignez accepter toutes mes excuses, s'empressait-il de déclarer tout en aidant celui qu'il avait frappé à se remettre sur pied. Ma montre est à vous, ainsi que la chaîne, ainsi que mon porte-monnaie. Je suis à vos ordres, je suis prêt à vous offrir toutes les réparations que vous pourrez désirer. — Ça colle, balbutia Filochard encore étourdi, j'ai justement mes chaussettes trouées, vous allez les repriser illico ! »

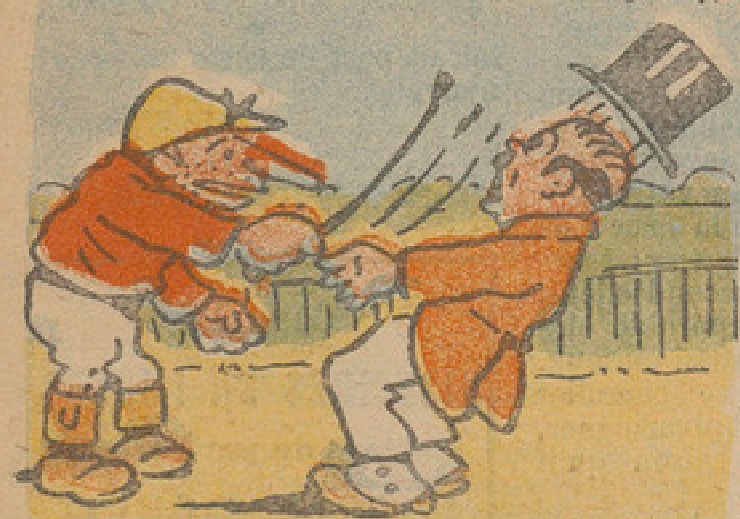
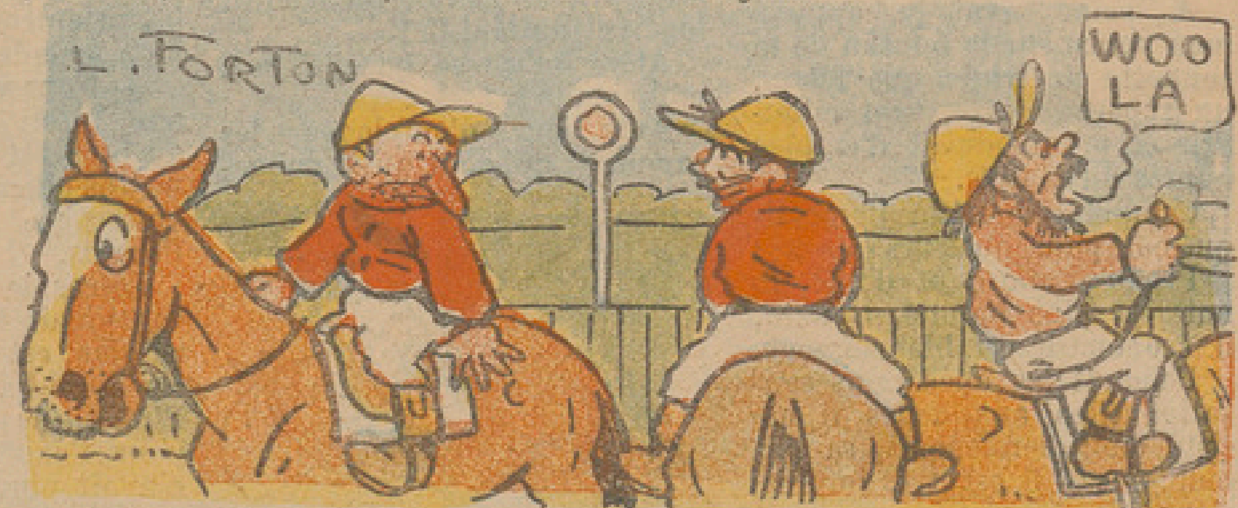

Jonathan, qui était en effet l'entraîneur du milliardaire, n'en menait pas large. Il connaissait Farmum et le savait très emporté. Il craignait sérieusement de perdre sa place. Filochard, qui venait de rester quelques secondes complètement abruti, cessa de plaisanter et s'écria : « Ce chameau-là me fait des amabilités à présent et tout à l'heure il me tapait sur le blair .Attends un peu! » Et il rendit à Jonathan la monnaie de sa pièce, en le frappant de toutes ses forces au visage. Quelques curieux s'attroupaient, Ribouldingue les dispersa en leur disant : « Alors quoi, il n'y a plus moyen de s'expliquer en famille, faudra que les étrangers viennent y fourrer leur tasseau. Circulez et plus vivement que ça, ou vous allez attraper des marrons sur l'angle de votre façade faciale. Au trot là dedans! » Croquignol se chargea de faire fuir les badauds en manœuvrant les jumelles du roi des harengs en boîte comme un casse-tête. Jonathan d'ailleurs acceptait les coups avec un parfait stoïcisme : il interpella gracieusement Filochard et lui dit : « Si vous voulez bien en finir avec cet aimable passe-temps, je vous conduirai jusqu'aux écuries, vous y verrez les trois favoris des prochaines courses : « Mords-y-l'œil », « Cataclysme » et « Coccinelle ». Nous sommes sûrs, avec ces chevaux, de gagner. — Ma foi, j'en suis, acquiesça Filochard, viens mon brave! » Ils partirent bras dessus bras dessous. Jonathan était enchanté de voir son supplice enfin terminé.

Les Pieds-Nickelés ne cessaient de commettre des excentricités, qui les faisaient remarquer de tout le monde. Ribouldingue, en particulier, sautait comme un cabri. « Je ne sais pas ce que j'ai, murmurait-il, mais aujourd'hui je me sens léger. Je parie que je ne pèse pas plus de 100 grammes. — Vous feriez un jockey merveilleux, observa Jonathan avec humour, vous auriez tort, dans ces conditions, de ne pas abandonner votre profession pour monter en courses. » Il se repentit aussitôt d'avoir prononcé ces paroles, car Ribouldingue se tapa le front, en s'écriant : « Mais il me donne une idée, ce cher homme! Il a raison. Pourquoi ne nous lancerions-nous pas dans cette carrière? Je veux être jockey et tout de suite encore! — Moi itou! s'exclama Croquignol. Qu'on m'apporte une casaque. — Je n'entends pas rester en arrière, ajouta Filochard, je manierai la cravache aussi bien que les frangins. » Ils s'étaient précipités tous les trois dans le pavillon où les jockeys s'habillaient. En un tour de main, ils obligèrent les cavaliers qui devaient monter les chevaux de Farmum à enlever casaques, culottes pour les revêtir aussitôt. « Quelle révélation ! déclarait Ribouldingue, il y a longtemps qu'on aurait dû penser à ça. Un jockey c'est pas un type comme les autres, on ne s'en fait pas et on gagne bézeff de pèze. — Sans vouloir vous commander, supplia Jonathan, vous agirez sagement en renonçant à votre projet, vous allez couronner nos chevaux. »

Les Pieds-Nickelés ne voulurent rien entendre. Ils se transformèrent si vite en jockeys, que Farmum lui-même en fut étonné. « Ce que vous êtes élégants, bafouilla le milliardaire toujours ivre, je ne crois pas que sur tout l'hippodrome on trouve des jockeys qui vous valent. Courez, mes amis, et faites triompher mes couleurs. — Ne courez pas! reprit Jonathan aux cent coups. Ce serait de la folie. — La folie seule est raisonnable, s'esclaffa Ribouldingue, tu nous débectes, toi, avec tes conseils à la peau de toutou. » Il sortit en brandissant sa cravache. Croquignol et Filochard galopaient derrière lui, en se tapant sur les cuisses. « C'est nous les gloires du turf, criait Ribouldingue ; on peut chercher de Maisons-Laffitte à Longchamp, en passant par Auteuil, jamais on ne trouvera de types qui s'égalent à nous. — Pardon, interrogea un reporter est-ce que vous avez une méthode nouvelle? — Parfaitement, mon garçon, répondit Croquignol, une méthode pour amasser du pognon sans en fiche une ramée. » Un homme se mit en travers de leur route. « Il est impossible, dit-il, que vous couriez. Vous n'avez pas de licence de jockey. — De quoi que tu te mêles, toi? répliqua Filochard. Est-ce qu'on sait seulement qui tu es? Allez, ouste, disparais de mon soleil, ou autrement, je t'expédie un coup de pied dans la lune. — Je suis le commissaire général de la Société des Courses, ajouta l'inconnu, apprenez que chacun m'obéit ici et que je ne tolérerai pas une seule infraction au règlement. »

Croquignol se chargea de régler son compte à cet empêcheur de courir en rond. Il se précipita sur lui et lui allongea un tel coup de cravache, que le bonhomme en tomba immédiatement les quatre fers en l'air. « Ainsi sont châtiés les idiots qui veulent s'opposer à nos volontés, pontifia Croquignol, je suis à la disposition de tous ceux qui désireraient en prendre pour leur grade. On n'a qu'à manifester le désir de recevoir un marron, pour obtenir aussitôt satisfaction. » Les Pieds-Nickelés se dirigèrent alors vers les lads qui tenaient par la bride « Mords-y-l'œil », « Cataclysme » et « Coccinelle ». « Vous allez voir un spectacle unique au monde, déclara avec solennité Ribouldingue, ces canassons n'ont jamais été habitués à être montés par des jockeys tels que nous. A la demande de Jack Farmum, nous consentons à nous exhiber en public pour la première fois aux Etats-Unis. Vous pouvez parier sur nous en toute confiance. C'est comme si vous encaissiez déjà la forte somme. » Ils se hissèrent tant bien que mal, sur les chevaux. « Diable! ronchonna Croquignol, il me semble que l'on manque d'assiette là-dessus. — Si tu manques d'assiettes, répliqua Filochard, t'as qu'à en réclamer au buffet, on peut toujours t'en procurer. On te les prêtera, à condition que tu ne les casses pas. » Jack Farmum larmoya, en agitant son mouchoir : « Je suis ému. Partez, courageux compagnons, et faites triompher mes couleurs, je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi. »

(A suivre.)

LES CLIENTS DU DOCTEUR CUBITUS

— Je suis placier en instruments de chirurgie, m'annonçait M. Eustache Lingue, mon voisin de table au restaurant Godefroy de Bouillon, — un restaurant à brie fixe, soit dit entre parenthèses. — Cette profession, poursuivait mon loquace vis-à-vis, me procure l'occasion de visiter tous les princes du Bistouri et les barons du Scalpel.

Entre tous ces illustres lumignons de la Faculté, le plus curieux, le plus intéressant de tous, à mon avis, c'est le docteur Cubitus, Hilarion pour les dames. Hilarion Cubitus est un chirurgien dont les méthodes nouvelles, sortant des ornières de la routine, ont révolutionné les sommités médicales des deux mondes et fait baver des ronds de chapeau en spirale ainsi que des fonds d'artichaut et des soucoupes en ébonite, aux membres de l'Académie des Sciences.

Samedi dernier, j'eus l'occasion de me présenter chez lui afin de soumettre à sa haute et incontestable compétence un nouvel instrument qui comblait une regrettable lacune dans



l'outillage de nos illustres opérateurs.

C'était une pince à tirer les vers du nez.

A peine avais-je appuyé mon pouce sur le bouton de la sonnette électrique que Tibou, un superbe nègre, vint m'ouvrir et m'introduisit d'emblée auprès du Maître.

Celui-ci a pris un domestique noir pour plusieurs raisons : Primo d'abord et d'une, le noir est plus habillé. Deuxio, il économise du blanchissage. Pendant les opérations sensationnelles auxquelles il assiste quotidiennement, sa pâleur — car il est très impressionnable — passe inaperçue et n'influence pas le patient.

Enfin, quand un client trépasse — ça arrive quelquefois de la part de mauvais plaisants — c'est Tibou qui a mission de porter le deuil.

— Tiens, ce vieil Eustache ! s'exclamait joyeusement le docteur en me gratifiant d'une claque familière sur l'abdomen — ah ! quelle facétie abdominale ! — quel bon vent t'amène ?

— Maître, ce n'est pas le vent, mais ceci, répondis-je, en sortant de ma poche l'écrin qui renfermait la pince en question.



Après l'avoir examinée avec la plus scrupuleuse attention, le docteur Cubitus convint que cet instrument serait pour lui d'une incontestable utilité. Puis, passant à un autre ordre d'idées, il ajouta :

— Mon cher, je viens de m'occuper cette semaine de deux clients qui sortent vraiment de l'ordinaire !

Le premier était un gaillard qui avait le diable au corps.

Tous mes confrères, que je ne saurais mieux comparer qu'à une bande de crétins, l'avaient soigné pour d'autres maladies, sans se rendre aucunement compte de la sienne.

Lorsque j'ai vu de quoi il s'agissait, sur le moment, j'ai été, je l'avoue, singulièrement embarrassé.

Cet idiot-là aurait avalé un tire-bouchon, un chandelier, un grugeoir à poivre ou une râpe à sucre, à la bonne heure ! C'était pour moi simple jeu d'enfant que de le soulager de ces aliments peu digestifs, mais avec le diable au corps c'était une autre paire de cornes, car il s'agissait de savoir où il était logé cet animal-là !

Alors qu'est-ce que j'ai fait, moi, malin ?

Au lieu d'employer les rayons X qui sont aussi dangereux pour l'opérateur que pour l'opéré, j'ai pratiqué trois ouvertures dans le corps de mon client : deux sur la poitrine et la troisième dans le milieu du dos.



Ensuite, afin de lui éviter de pernicieux courants d'air, j'ai bouché ces ouvertures avec des verres de montre en cristal renforcé; après quoi, je lui ai fait avaler des quantités invraisemblables de phosphore...

Alors, poursuivit mon éminent client, toi qui n'es pas la moitié d'un plat de nouilles, tu vois d'ici ce qui est arrivé, n'est-ce pas ?

Grâce au phosphore absorbé, l'intérieur de mon malade s'est trouvé éclairé, et par les petites lucarnes aménagées sur le recto et le verso de son individu, j'ai pu me rendre compte de la présence de l'intrus.

De là à le chasser il n'y avait qu'un pas, je l'ai franchi. Pour commencer, j'ai fait avaler à mon type, et à vingt minutes d'intervalle, cent grammes d'huile de ricin, puis la même dose d'ipéca.

Ensuite je me suis muni d'un ruban de magnésium et d'une grande plaque de zinc. Tandis que j'imitais les éclairs avec le magnésium, Tibou, secouant la plaque, simulait les grondements du tonnerre.



Je regardai l'effet produit... O bonheur ! Le diable pris d'une frousse intense, s'était réfugié dans le gros intestin et causait à mon malade d'épouvantables coliques...

Au même instant, pour précipiter l'expulsion de l'intrus, je fis ingurgiter au patient un cachet renfermant trois coccinelles vivantes...

En voyant rappliquer les bêtes à bon Dieu, le diable, en proie à la plus folle panique, se laissa entraîner par la purge... Mon malade était sauvé.

— Pour vous remettre, mon ami, lui ai-je conseillé, quittez au plus tôt le boulevard Denfert et allez achever votre convalescence dans la rue de Paradis.

Le cas de mon second client, continuait l'incomparable chirurgien, est tout aussi curieux.

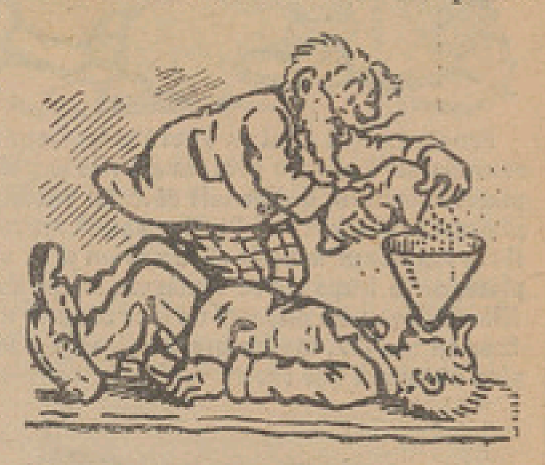
Figure-toi que ce singulier Philistin ne pouvait plus saigner, pour l'excellente raison qu'il n'avait plus de sang !

On pouvait lui aplatir les naseaux par un crochet du gauche ou un foudroyant direct, lui fendre l'oreille, le mordre ou le piquer sans réussir à lui faire saigner la moindre goutte.

C'était ahurissant, prodigieux, phénoménal et déconcertant...

Après l'avoir interrogé, j'appris que le malheureux, mourant de soif, alors qu'il effectuait la traversée du désert d'Aubervilliers avait commis l'imprudence de boire l'eau d'une mare, qu'il ne faut pas confondre avec l'eau-de-vie de marc.

Je lui fis absorber du phosphore comme à mon précédent malade, et au moyen des lucarnes aménagées et vitrées de la même façon je m'aperçus, à ma grande surprise, que l'imprudent avait avalé des têtards de sangsues, et que celles-ci, devenues adultes avaient pompé tout son sang...



Ah ! je te prie de croire, mon vieil Eustache, qu'avec moi ça n'a pas traîné... J'ai d'abord gavé mon client en lui faisant absorber un kilo de son, ce qui a permis aux sangsues de se dégorger. Ensuite, je lui ai lancé les pires injures à la face. Il a rougi; le sang était revenu; il était sauvé !

Avec une bonne purgation, je le débarrassai de ses sangsues, et c'était un malade de plus que j'avais arraché à une mort certaine.

Tu vois comme c'est simple.

Allant voir le docteur, il y a quelques jours pour lui porter ses pinces, j'ai appris qu'on venait de l'interner à Sainte-Anne...

— Je m'y attendais ! ai-je déclaré au concierge qui me

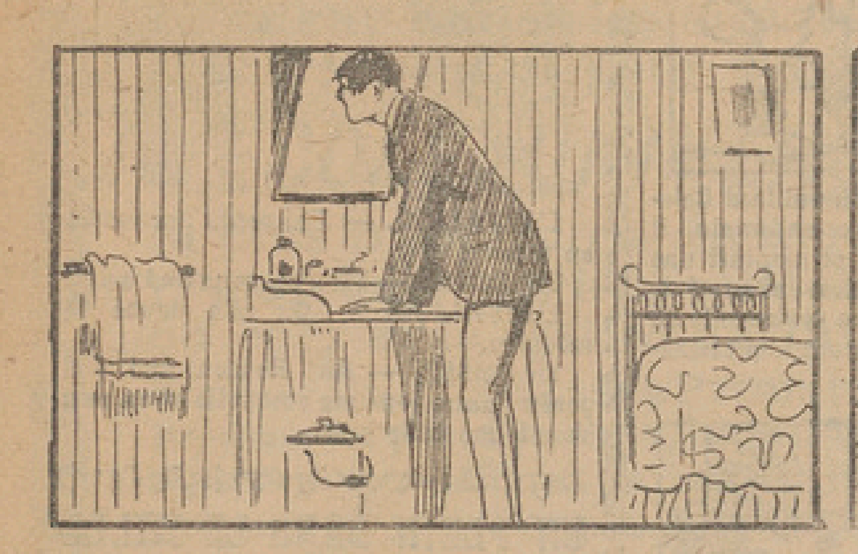


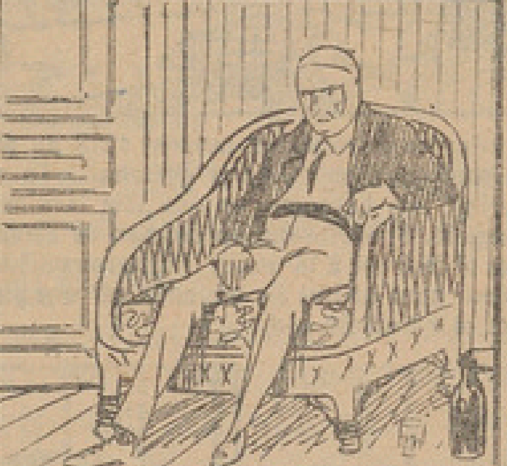
faisait part de cette affligeante nouvelle.

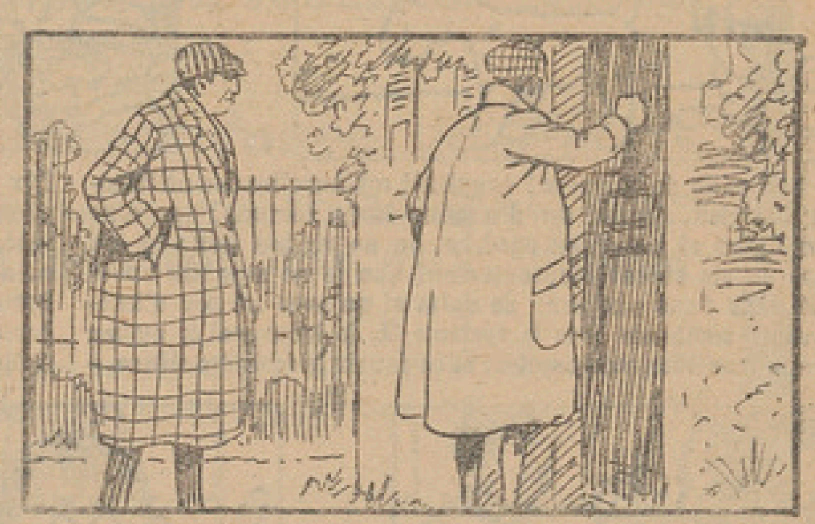
JO VALLE.

LE SECRET DE LA BANDE DU LOUP. — XVI.

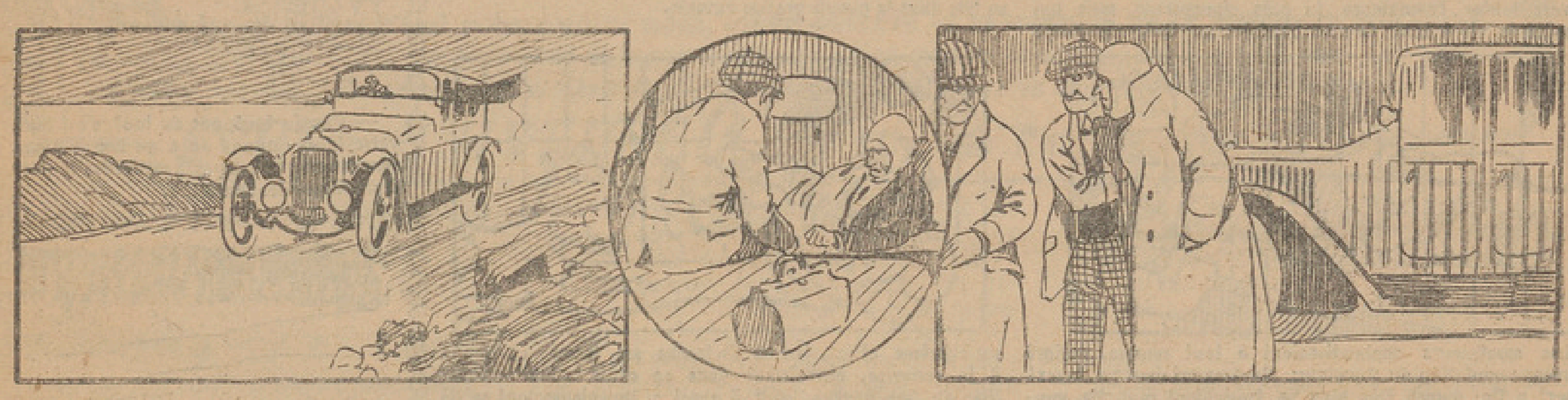
RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — *Le millionnaire Bernard Loubadre, qui habite Paris avec le docteur Fary, doit sa fortune à l'assassinat d'un Brésilien, un ancien compagnon de misère, Albert Duine, qui possède les preuves de cet assassinat. Il lui fait verser 200.000 francs pour prix de son silence. Le docteur Fary, qui est un gredin comme Loubadre, entreprend de tuer le maître chanteur. Mais ce dernier, qui sous le nom de « Loup » est le chef d'une bande, réussit à se sauver, sans que le médecin le sache. Il se réfugie dans un asile d'aliénés d'où il sort à volonté. A son tour, il fait tomber le millionnaire et le médecin dans un guet-apens, leur extorque à nouveau 500.000 francs. Séquestrés dans une villa au bord de la mer, Loubadre et Fary réussissent à s'enfuir. Leur gardien blessé, les voit disparaître, impuissant.*





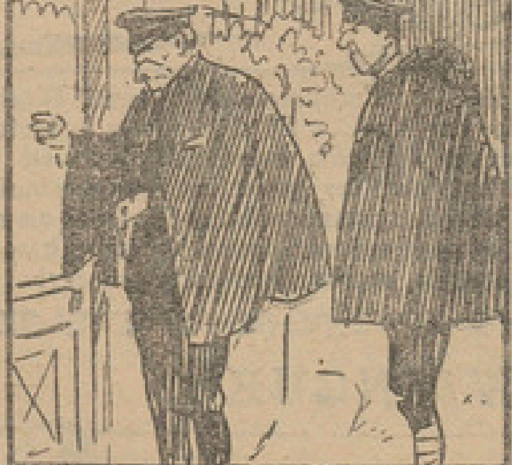


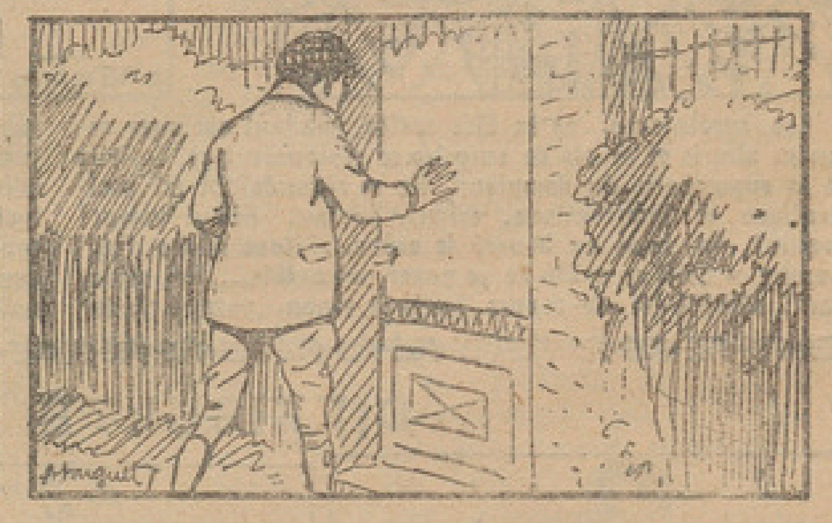
Il s'examina dans une glace et d'un accent chargé de haine, dit en serrant les poings : « J'aurai ma revanche. Je fais le serment de retrouver ce docteur et de me venger cruellement. » Comme il était épuisé, il s'évanouit. Cette fois, il ne revint à lui qu'à la nuit tombante. Il se sentait exténué et fiévreux. Pourtant, il lui fut possible de circuler dans la maison, en s'appuyant au mur. Il mangea du pain, but un peu de vin et, ragaillardi, prit la décision de veiller. Il calculait que Jacquinot devait après avoir passé une partie de l'après-midi à Paris, être de retour dans les premières heures de la nuit. Il voulait se trouver prêt à lui ouvrir immédiatement la porte. Il s'installa au milieu du vestibule, assis sur un fauteuil. L'obscurité tomba peu à peu et il s'endormit. Des coups frappés à la porte le réveillèrent. Son nom fut prononcé à diverses reprises. Accompagné de Rantesse, Jacquinot s'impatientait. La fureur des misérables ne connut plus de bornes, lorsqu'ils surent la vérité. Ils se répandirent en imprécations. « Le Loup qui était si content de nous, gronda-t-il, c'est jouer de malheur. Il faut reprendre la route immédiatement. L'auto nous déposera à Saint-Maurice avant deux heures du matin, s'il n'y a pas d'anicroches. Te sens-tu de force à faire le voyage, Quierre? Ou veux-tu que je te laisse ici avec Rantesse? — Je veux partir le plus tôt possible! s'écria le blessé. J'ai hâte d'être bien soigné, de reprendre des forces et de ms mettre à la poursuite du coquin qui m'a si mal arrangé. — Je t'aiderai, mon gars! ajouta Jacquinot. Nous aurons notre revanche. » Ils fermèrent la villa où venaient de se dérouler des scènes si tragiques et transportèrent Quierre jusqu'à l'automobile de Duine, qui avait été laissée à peu de distance. Le moteur, remis en marche, pétarada. Les pneus écrasèrent avec des grincements le sable du chemin. Le phare allumé éclairait de sa lueur blafarde les dunes désertes.



Jacquinot se pencha sur le volant. La voiture s'élança. C'était une vaste limousine à six places. Rantesse avait étendu Quierre sur la banquette du fond et le veillait. Le blessé geignait doucement, toutes les fois que les cahots le soulevaient. « On pourrait s'arrêter, lui suggéra Rantesse, si tu souffres trop. Nous resterions tous les deux dans n'importe quel hôtel. — Non, continuons, articula avec netteté Quierre, nous irons jusqu'au bout. » On devinait en lui une si farouche volonté de résister à la douleur que Rantesse se tut. Jacquinot, pourtant harassé par les randonnées qu'en vingt-quatre heures, il venait d'accomplir, trouvait la vigueur nécessaire pour mener l'auto un train d'enfer. Les mains au volant, les yeux attentifs, il en arrivait à ne plus éprouver de fatigue. Une extraordinaire tension nerveuse le soutenait. Aucun accident ne se produisit. L'auto stoppa dans une des rues qui entourent l'asile de Saint-Maurice, du côté de Saint-Mandé, comme deux heures sonnaient à une horloge. Quierre fiévreux, descendit sans le secours de personne et franchit le seuil d'un petit pavillon, situé en face le mur de l'asile et que les louveteaux — ainsi s'appelaient entre eux les complices d'Albert Duine — avaient choisi comme lieu de rendez-vous. Justement, le Loup se disposait à regagner l'asile. Il avait passé là la soirée en compagnie de ses acolytes réunis pour recevoir leur part des cinq cent mille francs de Loubadre, qu'on avait touchés dans l'après-midi sans difficultés. La plus grande gaieté animait tous ces gredins qui faisaient des projets d'avenir. Chacun d'eux se voyait déjà nanti d'un joli magot. La perspective de mener désormais une existence dépourvue d'inquiétude les enfiévrait. Qaund ils entendirent le bruit produit par l'auto qui s'arrêtait devant la porte, ils se regardèrent consternés. Un coup de sifflet ayant retenti, modulé d'une façon spéciale, Duine blêmit et s'exclama, en allant ouvrir la porte : « Jacquinot est de retour. Il y a quelque anicroche. Ça allait trop bien. »

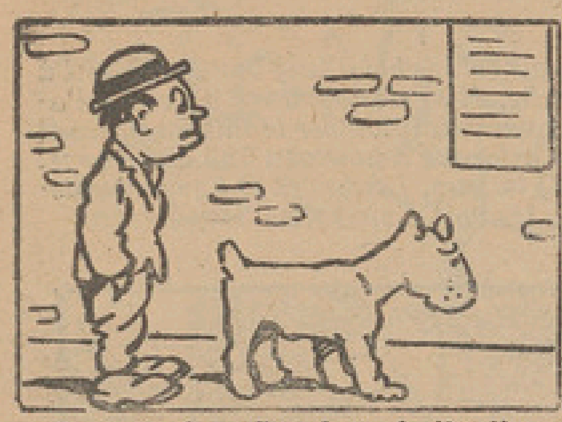


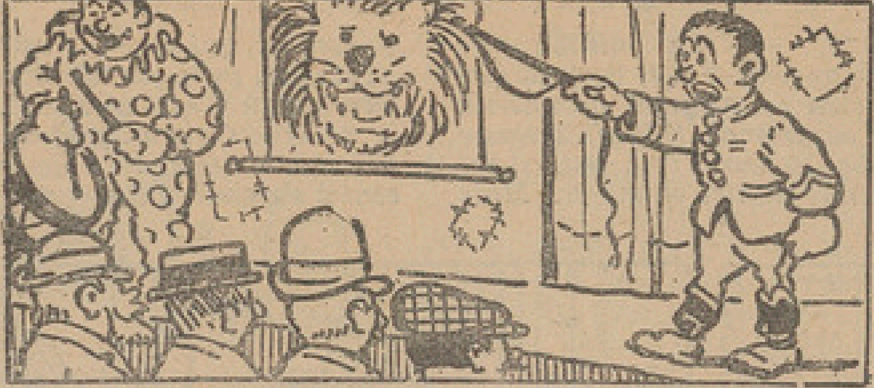




L'on dut soutenir Quierre, il défaillait. Pendant que Jacquinot éteignait le phare de l'auto, Rantesse expliqua ce qui s'était passé. Une expression de rage et de dépit se peignit sur le visage du Loup. « Le coup est raté, s'exclama le bandit, mais jurons que nous n'abandonnerons pas la partie et que les millions de Loubadre seront à nous! » Tous ses complices levèrent le bras et sans dire un mot, jurèrent. Leurs yeux étincelaient de haine. Au même moment, quelqu'un frappa à la porte. Albert Duine eut un sursaut en entendant frapper. Il se tourna vers ses acolytes et les regarda. Ils étaient comme lui, très troublés. Le Loup maugréa d'un air mécontent : « Qui diable peut venir nous déranger à une heure pareille? Nous sommes tous là au complet. Par conséquent, ce n'est pas un louveteau. — Tu oublies Calville, observa Laufry. — Calville aurait fait le signal et de plus, moi absent, il se serait bien gardé de quitter l'asile. Je lui ai d'ailleurs recommandé de ne jamais abandonner son poste, tant que je serais dehors. Ce n'est donc pas Calville. » De nouveaux coups, cette fois plus rageurs, ébranlèrent la porte de la rue. Les louveteaux eurent tous un geste d'angoisse, en entendant ensuite une voix crier avec force « C'est la police! Ouvrez! Pourquoi avez-vous laissé une auto sans lanternes allumées sur la voie publique? C'est comme ça que les accidents se produisent. » Albert Duine respira et murmura : « Ah! l'imbécile. Il peut se vanter de m'avoir fait peur. Ce n'était que ça! Jacquinot va donc t'expliquer avec cet agent et tâche de l'amadouer. Tu aurais dû laisser le phare allumé. — Oui pour attirer l'attention sur nous! C'est ça qui était malin. — Va vite, mon vieux. Il n'est jamais agréable d'avoir les flics à la porte. » Jacquinot sortit vivement de la salle, où se tenaient les membres de la bande du Loup et passa dans un étroit vestibule. Il dit à voix haute, pour faire patienter l'agent : « J'y vais, j'y vais! Une seconde et je suis à vous, je n'avais pas entendu frapper. » (A suivre.)

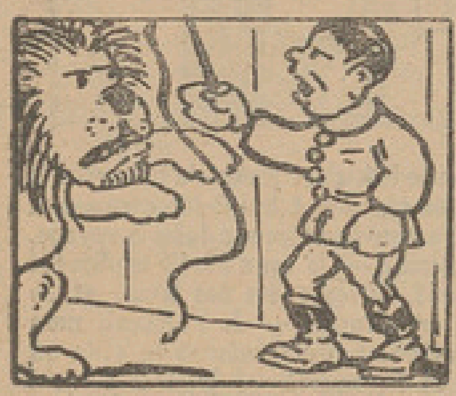
DANS LA GUEULE DU LION

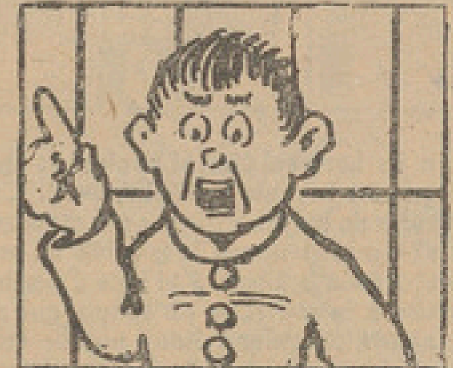


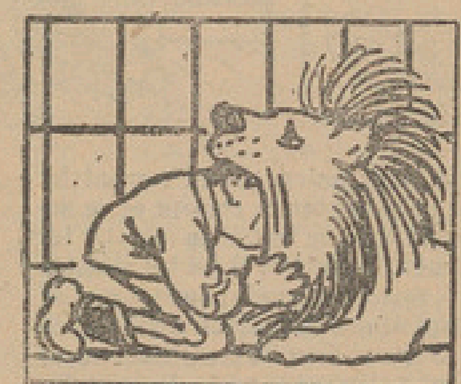


« Bon sang de malheur! soupirait mélancoliquement Rigobert Calepied, quand on n'a pour toute fortune, que cinq cents balles et un chien caniche, on ne va pas loin par ces temps de vie chère! Heureusement que je ne suis pas enveloppé dans dans une peau de daim et qu'avec un peu d'imagination, combinée avec le système D, je trouverai le moyen de faire fructifier mon capital, sans courir le moindre risque. »

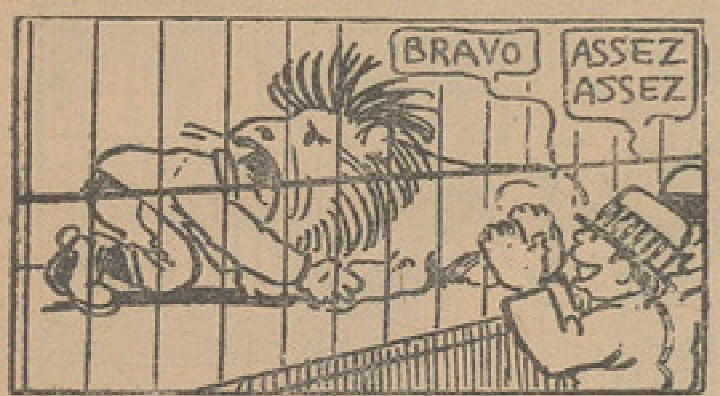
Dix minutes de réflexion avaient suffi au débrouillard Calepied pour trouver ce qu'il cherchait. Le surlendemain, il installait une baraque sur une fête foraine et montait une ménagerie. Sanglé dans un dolman de dompteur, chaussé de bottes et le fouet à la main, il interrompait les roulements du tambour pour attirer les badauds par une parade impressionnante et montrait...

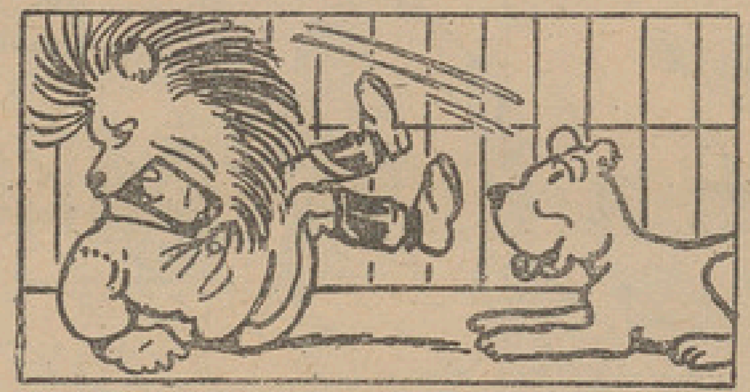




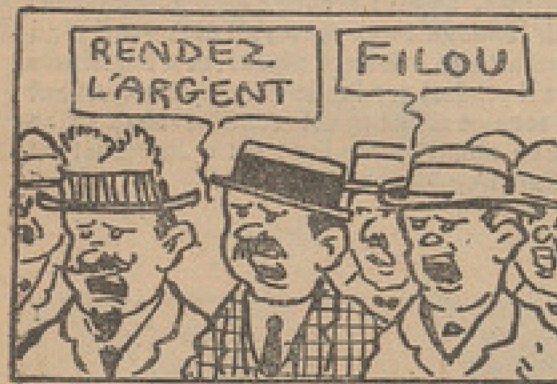


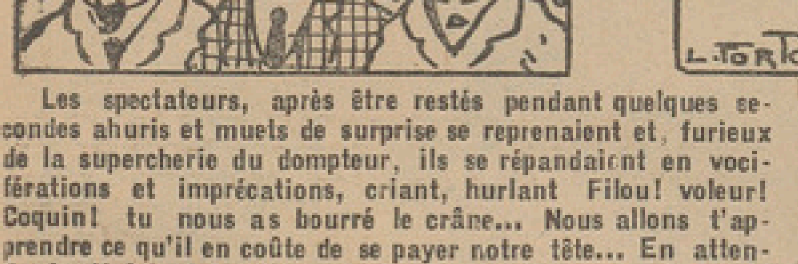
... par le lion redoutable représenté sur l'affiche la représentation sensationnelle qui leur était promise. Le public, séduit par son boniment, ayant envahi la baraque, Calepied dit aux spectateurs : « Mesdames et messieurs, admirez comment je fais travailler mon terrible lion Brutus et comme il obéit au moindre coup de fouet. « A présent, je vais tenter l'expérience la plus dangereuse, celle qui a coûté la vie à tant de mes confrères... Oui, mesdames et messieurs, tel que vous me voyez, je vais plonger ma tête entièrement dans la gueule béante de Brutus. Pendant cette expérience, et afin de ne pas énerver le fauve, je vous prierai instamment d'observer le plus grand silence. » Ceci dit, Rigobert, au milieu de l'émotion générale, ouvrait les machoires du roi du désert et plongeait audacieusement sa tête dans la gueule grande ouverte.





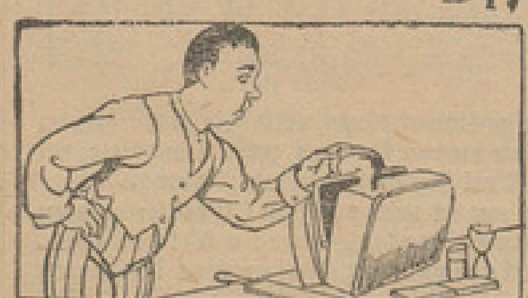
Les spectateurs applaudissaient à tout rompre, malgré la recommandation du dompteur; d'autres criaient : « Assez! assez! » Des dames très bien se trouvaient mal. Ne voulant pas prolonger davantage l'émotion angoissée du public, Calepied se décida à retirer sa tête de la gueule de Brutus. Mais si elle était entrée facilement, la sortie offrait de telles difficultés, que pour y arriver, le dompteur fut obligé de prendre un point d'appui sur ses deux mains. Faisant un suprême effort, il tira de toutes ses forces, et tomba à la renverse, entraînant dans sa chute la tête naturalisée du lion Brutus, dont il avait si ingénieusement coiffé son chien. « Catastrophe et malédiction! gémissait-il, je viens de révéler maladroitement mon truc, c'est de la déveine.. Qu'est-ce que le public va me raconter? » Rigobert Calepied ne devait pas tarder à être fixé...





Les spectateurs, après être restés pendant quelques secondes ahuris et muets de surprise se reprenaient et, furieux de la supercherie du dompteur, ils se répandaient en vociférations et imprécations, criant, hurlant Filou! voleur! Coquin! tu nous as bourré le crâne... Nous allons t'apprendre ce qu'il en coûte de se payer notre tête... En attendant, dépêche-toi de rendre l'argent sinon, gare à la tatouille! — Ça sent mauvais! pensait Rigobert; il est moins juste pour filer... » Et il décampa à toutes jambes, poursuivi par la foule exaspérée d'avoir été dupée et qui le lapidant avec les projectiles les plus variés. Et suivi par son chien, ne demandant que d'avoir la vie sauve, l'infortuné dompteur abandonna tout à la fois : baraque, tête de lion naturalisée, capital et belles espérances!

DIFFICULTÉ VAINCUE







Aussitôt descendu à l'hôtel, Pamphile Baldaquin se dit : « Avant de me présenter chez mes clients, il est indispensable que je me rase... Malheur de malheur ! ronchonnait-il, après avoir ouvert sa valise, j'ai oublié ma glace... Ah ! ce que je suis étourdi! Comment faire ? Sans glace, il m'est impossible de me raser... Quant à aller chez le coiffeur, ça ne me chante pas du tout... Ah! je suis sauvé! jubilait-il en découvrant au fond du sac une de ses photographies. Ce que j'ai eu le nez creux d'emporter mon portrait ! Il va remplacer avantageusement le miroir. » Et Pamphile Baldaquin, souriant, se rasa devant sa photo en s'avouant qu'avec un peu d'ingéniosité on arrive à triompher aisément de toutes les difficultés.



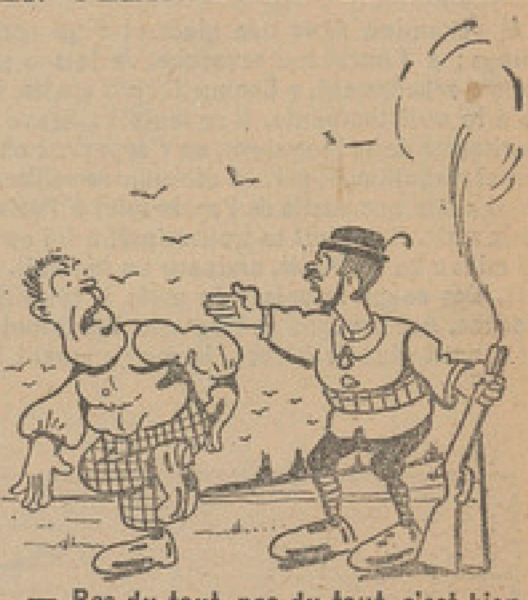
L'INVALIDE. — J'ai perdu ma jambe en Orient.

LE GOSSE. — Et qu'est-ce qu'on t'a dit?

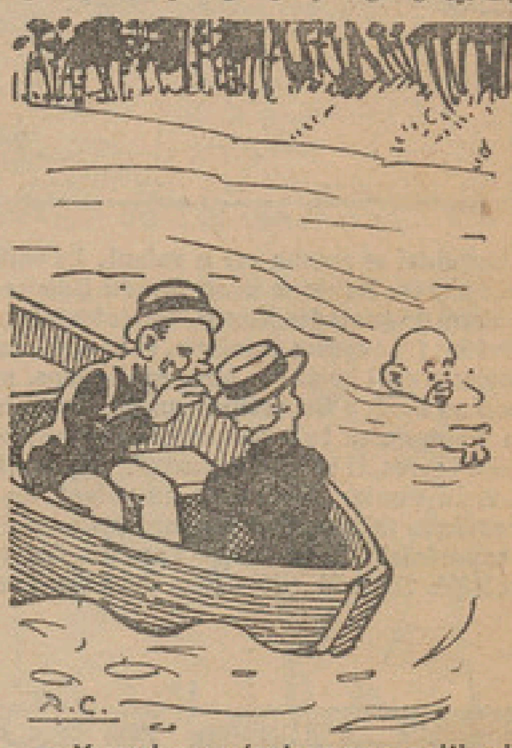
L'INVALIDE. — On m'a donné la médaille.

LE GOSSE. — Ah! Eh bien, moi, j'ai perdu l'autre jour ma casquette et on m'a donné une belle gifle.

EN PLEIN DANS LE MILLE



— Pas du tout, pas du tout, c'est bien votre faute : quand on a un bec-de-lièvre comme vous, on n'a pas la sottise de s'fourrer à proximité des chasseurs.



— Y veut nous épater parce qu'il sait bien nager, mais, en somme, la flotte ne lui vient jamais qu'au genou.



— Hé là ! vous ne vous gênez pas !

— Mais si, je me gêne, puisque je prends des gants pour vous parler.

FACE A FACE

Le steamer *Prince Edouard* venait de débarquer dans le port de Sidney, la capitale australienne, plusieurs jeunes gens venus s'enrôler au « Police office ».

Le « chef commissaire » recrutait en effet tous les jeunes hommes de bonne volonté, épris d'aventures et qui venaient protéger la colonie anglaise contre les incursions de forçats fugitifs, qui tenaient la campagne, rançonnant, pillant.

Les Galles du Sud avaient longtemps servi, tout comme la Nouvelle Calédonie française, de colonie pénitentiaire où les déportés, leur peine une fois accomplie, jouissaient d'une demi-liberté.

Mais des forçats en rupture de ban, enrôlés en puissantes compagnies, étaient alors de redoutables ennemis et c'était pour les combattre qu'au nombre des volontaires débarqués se trouvait Marc Kitch, orphelin élevé par un oncle maternel, habitant Unstood dans la province de Ruthford.

Dès son arrivée, Marc, qui avait dix-huit ans et se montrait plein d'ardeur, fut accueilli avec beaucoup de sympathie.

C'était un solide garçon à l'œil vif et intelligent, à l'allure hardie, au corps robuste et souple, et l'on fonda aussitôt sur lui de sérieuses espérances.

Le jour même il fut habillé, équipé, armé et monté. Dès le lendemain, Marc recevait l'ordre de partir pour le poste de Delkawa, à une journée de marche, au delà des montagnes Bleues. Mais pour atteindre celles-ci, il fallait trotter durant deux jours entiers. Marc allait ainsi compléter à Delkawa l'effectif de la brigade de ce poste spécialement chargé de retrouver un forçat fameux, John Benett, qui depuis plusieurs années désolait les environs.

D'alléchantes primes avaient été offertes à celui qui aiderait à la capture du forçat John. Mais jusqu'à cette heure, les tentatives même les plus hardies avaient toujours échoué devant l'adresse du bandit qui était d'une habileté extrême à déjouer les ruses et les embûches qu'on tendait sous ses pas.

Marc savait tout cela, mais il partait content, avec sur les lèvres ce sourire confiant qui est l'apanage de la jeunesse.

Et tout heureux il boucla son ceinturon, coiffa le shako réglementaire des policemen australiens et enfourcha un vigoureux cheval. Il était parti !

Arrivé au pied des montagnes Bleues, Marc stoppa. Il cherchait à s'orienter et paraissait perplexe. Il était à une sorte de carrefour et ne savait comment trouver le passage sûr à travers la chaîne des hauts pics.

Fallait-il appuyer sur le nord ou sur le sud? Comme il réfléchissait à ce problème embarrassant, il aperçut un cavalier galopant dans sa direction.

Son premier mouvement fut de se mettre sur la défensive. Mais en détaillant mieux le cavalier dont la silhouette grandissait, il reconnut l'uniforme des Mounted policemen dont il faisait partie.

C'était un collègue que le sort lui envoyait pour le tirer d'embarras.

— *God bless you !* camarade, lui cria le cavalier.

— *God bless you !* (que Dieu vous bénisse), répondit Marc Kitch du plus sincère et du plus profond de son cœur.

Au bout d'un court instant, les deux hommes étaient face à face. Ils échangèrent un rude shake-hand et ce fut le nouveau venu qui rompit le premier le silence en disant au jeune enrôlé :

— Vous aussi, mon jeune ami, vous venez renforcer la brigade lancée sur les traces du fameux John Benett?

— Parfaitement, et je rejoins le poste de Delkawa auquel je suis affecté.

— Vous y serez certainement le bienvenu car l'effectif est loin d'être au complet.

— Vous m'étonnez fort, car à Sidney on m'a dit avoir envoyé récemment dix hommes de renfort.

— On les a envoyés isolément, ce qui est très imprudent car trois d'entre eux sont arrivés seulement. J'ai été justement chargé d'aller porter cette mauvaise nouvelle au « chief commissaire » pour qu'il avise sur les moyens à prendre.

— Ainsi sept sur dix?

— Ont dû périr en traversant la montagne.

— *By God !* camarade, ce que vous me dites là n'est guère rassurant.

— Aussi, en vous apercevant, suis-je accouru pour vous être utile, vous servir de guide et au besoin vous prêter main forte.

— Soyez-en remercié. Mais votre mission...

—Bah ! des nouvelles comme celle que je porte arrivent toujours assez tôt. Je vais d'abord vous aider à franchir le pas le plus difficile, puis après, quand vous serez en sécurité, je rebrousserai chemin. En route donc et tâchons de passer l'Epine du Diable avant que l'orage qui se prépare ait eu le temps d'éclater.

— L'Epine du Diable du mont Rivoord? Mais c'est précisément la route qu'on m'a bien ordonné de ne pas prendre!

— Parce qu'on ignore à Sidney que la passe du grand col est obstruée par un éboulement. Il n'y a pas le choix, mon petit ami, à moins de retourner en arrière.

— Me prenez-vous pour une mauviette, camarade? Vous y êtes bien passé, vous !

— Plus de vingt fois !

— Et alors, j'y passerai bien aussi?

— C'est vous qui le voulez, jeune homme.

— N'êtes-vous pas un guide sûr?

— Oh ! avec moi, on est certain de son fait !

— En avant alors !

Cette dernière phrase du vieux policier — il paraissait avoir une cinquantaine d'années — fut dite d'un ton singulier, accompagné d'un regard enveloppant à la fois rude et compatissant, regard que Marc n'avait pas remarqué.

La marche ascensionnelle continua silencieuse, l'aîné des deux compagnons précédant l'autre de plusieurs longueurs de cheval.

Au bout de deux heures, ils atteignirent enfin l'effroyable passage de l'Epine du Diable. C'était un sentier naturel, contournant la montagne et taillé dans la pierre vive.

D'un côté, il était bordé par une muraille verticale de cent mètres de hauteur, et de l'autre par un abîme de mille pieds de profondeur et au fond duquel bouillonnait un torrent. Ce sentier était juste assez large pour livrer passage à un cavalier. En étendant la main on touchait la muraille, tandis que l'autre surplombait le gouffre.

Malgré sa juvénile crânerie, Marc sentait de rapides frissons lui courir sous la peau.

— Est-ce que nous en avons pour longtemps comme cela ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

Le guide ne répondit rien, mais au bout de quelques pas il arrêta net son cheval.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Marc frémissant d'inquiétude.

— Ceci !

Et l'homme, se retournant sur sa selle braqua son pistolet sur Marc Kitch plus interdit qu'effrayé.

— Vous êtes fou ! Ce n'est pas le lieu de faire de pareilles plaisanteries !

— Je plaisante si peu que si tu as le malheur de faire un mouvement pour saisir tes armes, je te fracasse la tête !

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Que tu ne connais pas ton métier, mon jeune ami, puisque tu n'as pas su reconnaître John Benett le forçat !

— Vous?

— Tu vois ce précipice; il y a là sept de tes camarades que j'ai invités à aller t'attendre, toi et les naïfs qui tomberont dans mes filets. Je regrette que tu sois si jeune, mais je me défends. La guerre est la guerre. Petit, fais ta prière !

Marc était devenu blanc comme un spectre. Il avait compris qu'il était perdu. Instinctivement, d'une double pression de ses éperons il avait essayé de faire tourner sa monture, mais la bête refusa. Le forçat avait deviné l'intention. Un sauvage éclat de rire grinça dans sa gorge.

— Tu sais, si tu veux descendre toi-même, sans que je t'aide, dans ce petit trou, ne te gêne pas, mon garçon ! Tu n'as qu'à essayer de tourner.

Une sueur d'agonie perla au front de Marc. Le bandit lui cria :

— As-tu des parents à qui tu voudrais faire part de... l'accident qui va t'arriver?

— Je suis orphelin, je n'ai pas de parents...

— J'aime mieux cela. Alors tu es prêt? Attention !

Et le bandit abaissa le canon de son arme vers la tête du cheval. Marc comprit que la bête blessée allait bondir et entraîner son cavalier dans le gouffre béant. Espérant retarder l'instant suprême, le jeune homme murmura, à demi mort de terreur :

— J'ai un oncle... qui m'a élevé...

— Eh bien, on le préviendra. Son nom ?

— James Rimmel, habitant Unstood.

Le pistolet s'échappa de la main du brigand.

— Tu as dit? s'écria-t-il.

— Que je me nomme Marc Kitch.

— Assez ! assez ! Ah ! tue-moi Marc, fais-moi prisonnier si tu veux. J'ai été condamné sous le nom de John Benett, mais ce n'est pas mon nom ! Je me nomme Jack Kitch. Tu n'es pas orphelin, je suis ton...

Mais à cet instant un éclair effroyable déchira le ciel. Le cheval du bandit, qui ne se sentait plus retenu par une main ferme, se dressa épouvanté. Il battit l'air des pieds de devant et en retombant il glissa sur le bord du granit. Le forçat poussa un cri d'horreur.

— Ah ! c'est le ciel qui se venge !

Le cheval se cramponna en vain au rocher. Avant que son cavalier ait eu le temps de quitter la selle, il l'entraîna dans le précipice. Le bandit disparut en s'écriant :

— Ne me maudis pas, mon petit Marc, je suis ton père !

Atterré par cette scène, impuissant, Marc avait lâché les rênes de son cheval et, vidant les étriers, il s'était rejeté en arrière. Il tomba sans connaissance sur la pierre du sentier.

Le cheval de Marc, brusquement libre, fit un écart et, à son tour, roula dans le fond de l'abîme.

Marc Kitch revint à Sidney et dit à son chef :

— Vous n'entendrez plus parler du bandit Benett. Mais je vous donne ma démission.

— Vous l'avez enfin abattu?

Pour toute réponse, le fils du forçat fondit en larmes.

MAX LUIRAIS.

LE MARTYRE D'ACHILLE COSTAUD. — CVIII

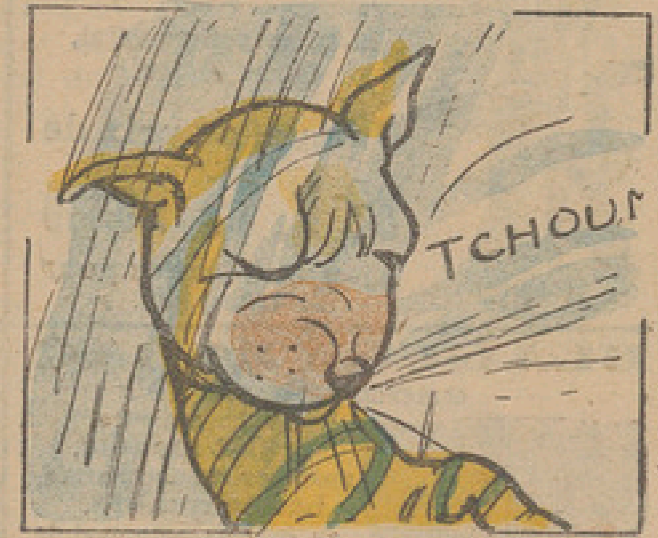






A la vue de son chien évanoui, Achille, éperdu, s'était agenouillé près de lui, et le visage masqué par le double volet des mains, il hoquetait en sanglotant : « Oh! mon cher Bouboule, si tu gis là, inanimé, devant moi, victime d'une émotion trop forte, j'en suis la cause. Pardonne-moi, car j'ai cru bien faire et dis-moi que tu ne m'en veux pas... Oh! je t'en conjure... Si je te perdais, toi mon seul ami, il ne me resterait plus qu'à me jeter dans le courant... dans le courant de la semaine prochaine! » En même temps, il avait pris une patte du chien entre les siennes et lui tâtait le pouls, mais l'émotion l'empêchait de se rendre compte si ce pouls battait normalement. Faisant alors appel à tout son sang-froid, il sortit de sa poche un chronomètre en tôle galvanisée et rugit, après l'avoir consulté : « Horreur, catastrophe et malédiction!

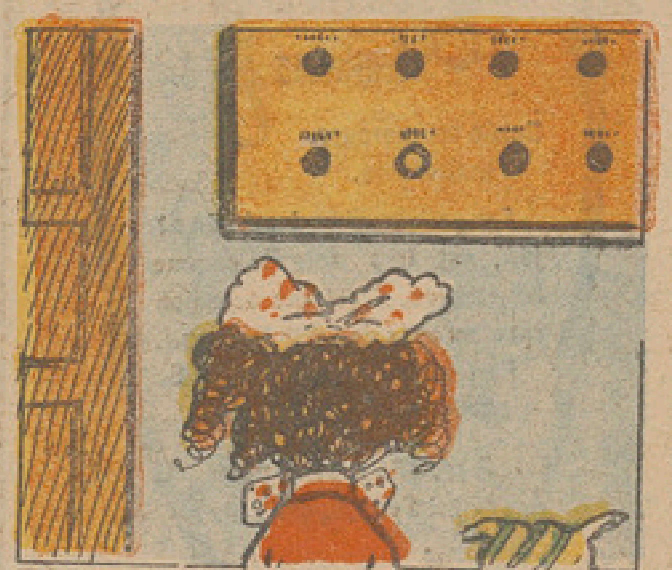






« J ai oublié de le remonter... Après avoir enduré d'aussi angoissantes épreuves, cette omission est excusable. Mais comment ranimer ce fidèle compagnon? Je n'ai sur moi ni sels anglais, ni flacon d'eau de mélisse des « carnes »... Ah! un pot à eau! Mere mon Dieu! Vidons-le en vitesse sur le museau de ma simili-imitation de faux zèbre; ça ne pourra que lui faire du bien. » Ce fut effectivement ce qui arriva. Sous la douche octroyée par le récipient, Bouboule qu était sujet au rhume de cerveau (coryza en mandchou) fit entendre soudain un « at-choum! » retentissant et ouvrit des yeux étonnés. Son premier regard, chargé de gratitude, fut pour son maître. Trop ému pour pouvoir le remercier par des ouah! ouah! d'allégresse, il se contenta de promener sa langue sur le visage d'Achille.

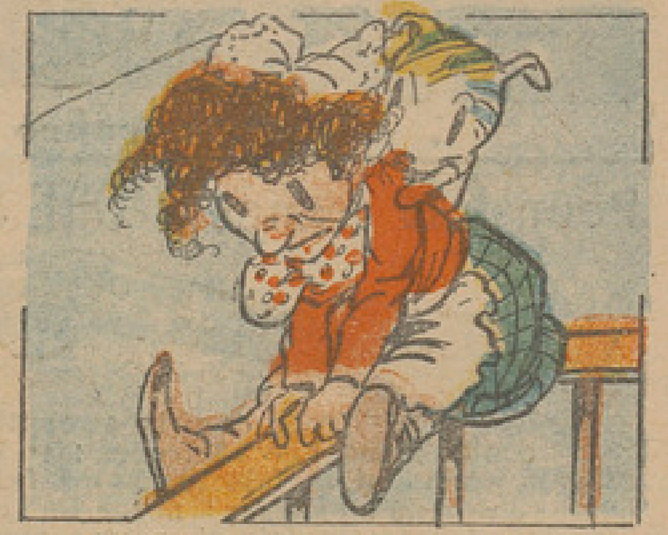


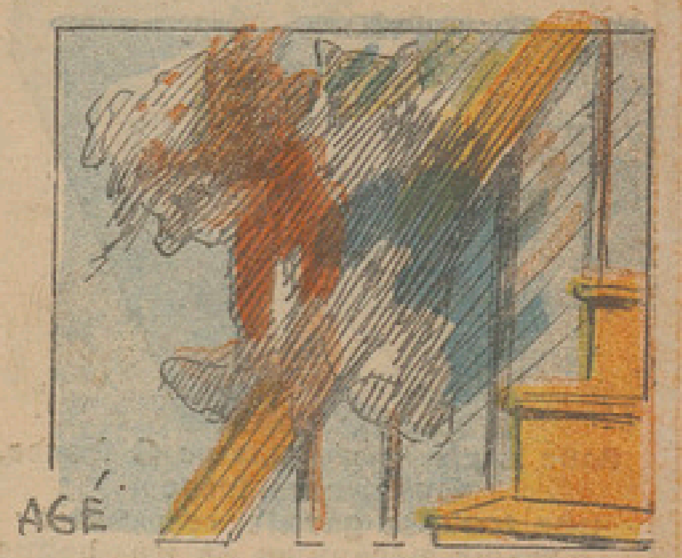




Cette nouvelle marque d'amitié toucha profondément l'époux de Pénurie qui, ne voulant pas être en reste de témoignages affectueux, se disposait à lui rendre la monnaie de sa pièce, quand tout à coup retentit le carillon de la sonnerie électrique. L'homme et le chien, arrachés à leurs effusions réciproques, bondirent avec un surprenant ensemble, dans la direction du tableau. « Allons, c'est encore pour moi, cet appel, ronchonnait Achille. Ah! quel damné métier! Dire que l'on ne peut pas rester un moment tranquille et qu'il faut toujours se tenir sur le qui-vive... Moi aussi j'en ai « marre »! C'est le bureau qui m'appelle pour me donner des ordres... Non, vrai, ce n'est pas une sinécure, que d'être femme de chambre dans un palace australien! Et quand je pense que c'est pour échapper aux recherches de Pénurie, que j'en suis réduit à jouer ce rôle en travesti... Heureusement que ça ne durera pas aussi longtemps que les contributions! »







Sur cette réflexion consolatrice, Achille donna un dernier coup d'œil à la glace et d'un doigt expert remit sa perruque d'aplomb. Il s'assura ensuite que le reste de sa toilette ne laissait rien à désirer au point de vue correction, et quitta la chambre avec Bouboule sur les talons, pour s'installer dans la cabine de l'ascenseur. Justement celui-ci était occupé. Achille, invité à se dépêcher par un nouvel appel de la sonnerie, oublia tout à la fois son costume, son emploi et, bravement se mit à califourchon sur la rampe. « Monte sur mon dos Bouboule, » disait-il au chien. L'animal s'empressa d'obéir et Achille, lesté de ce léger fardeau, opéra une descente vertigineuse en songeant : « S'agit de bien prendre mon virage, si je ne veux pas endommager par une chute le portrait que je tiens de mes chers parents!... »

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le Gérant :* ÉMILE BEUVE.